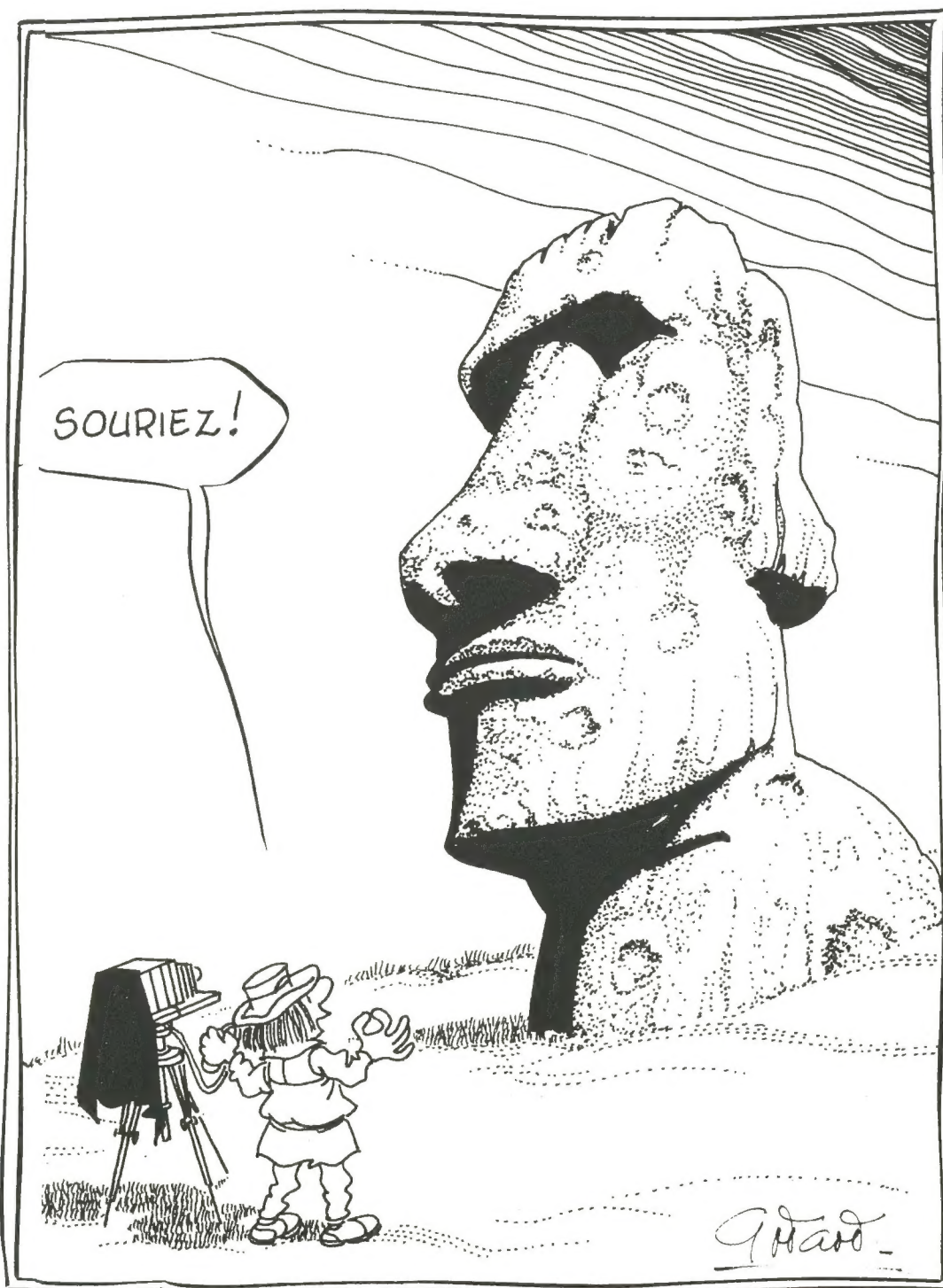


# SCHTROUMPF

fanzone

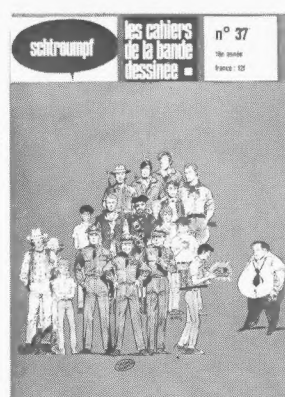
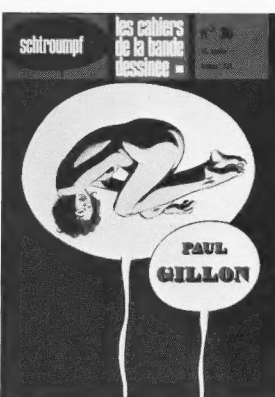
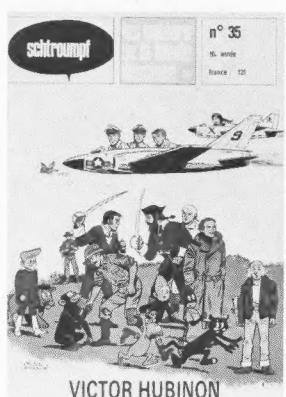
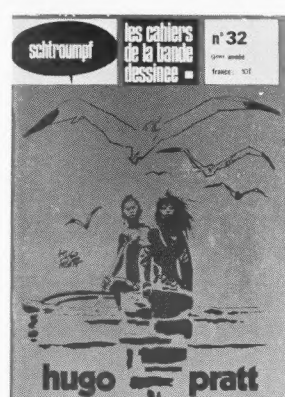
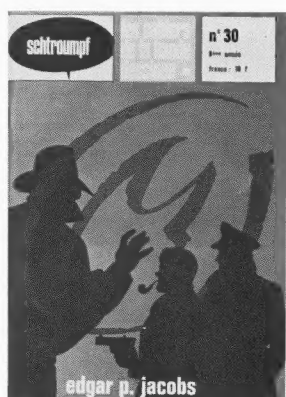
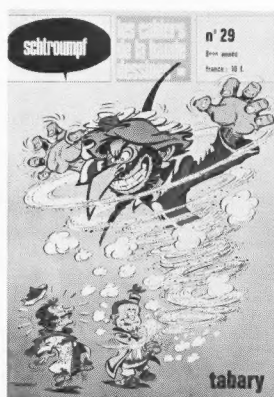
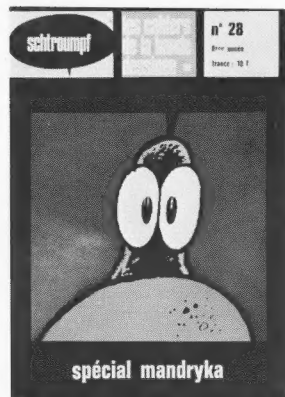
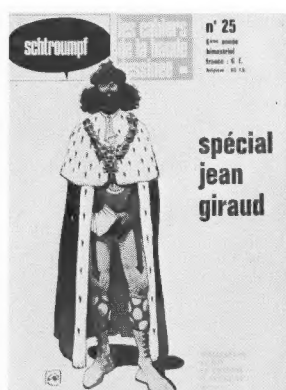
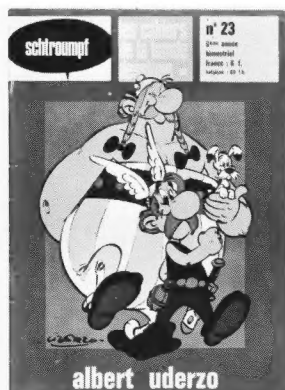
godard · leloup · goossens



MENSUEL N° 25 DECEMBRE 78/10 F

éditions  
jacques glénat

# les cahiers de la bande dessinée : une mine de documents inédits sur les grands de la b.d. commandez-les avant qu'ils ne soient épuisés



## SCHTROUMPF

Les frais de port sont à notre charge. Envoi sous emballage cartonné pour toute commande de 3 ex. et plus.

### commandes d'anciens numéros

#### n° 1 à 20 épuisés

#### disponibles :

|                 |      |                |      |
|-----------------|------|----------------|------|
| N° 21 MACHEROT  | 5 F  | N° 30 JACOBS   | 18 F |
| N° 22 GOSCINNY  | 6 F  | N° 31 PELLOS   | 10 F |
| N° 23 UDERZO    | 6 F  | N° 32 PRATT    | 10 F |
| N° 24 BRETECHER | 6 F  | N° 33 POIVET   | 10 F |
| N° 25 GIRAUD    | 6 F  | N° 34 TILLIEUX | 12 F |
| N° 26 FOREST    | 8 F  | N° 35 HUBINON  | 12 F |
| N° 27 PICHARD   | 8 F  | N° 36 GILLON   | 12 F |
| N° 28 MANDRYKA  | 10 F | N° 37 CHARLIER | 12 F |
| N° 29 TABARY    | 10 F | N° 38 ALEXIS   | 12 F |

spécial hergé : nouvelle édition pour le  
50e anniversaire de TINTIN 84 pages/18francs  
Bon à recopier et à retourner :

#### abonnements

Bon à retourner aux  
ÉDITIONS JACQUES GLÉNAT  
6, rue Lt-Chanaron, 38000 GRENOBLE  
C.C.P. 589.71 G Grenoble

Je désire m'abonner aux  
« CAHIERS DE LA BANDE DESSINÉE »  
pour 1 an/6 numéros à 12F

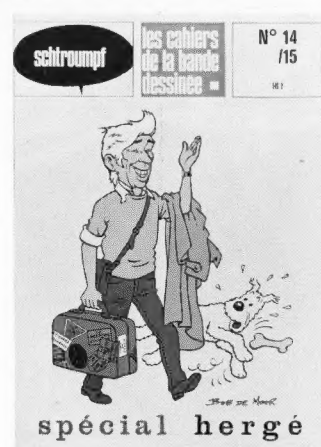
☐ FRANCE : 60F  
☐ ÉTRANGER : 72F

Nom \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_



# ENTRETIEN AVEC CHRISTIAN GODARD

— *Quelles sont les séries qui ont le plus marqué ta carrière et les étapes que tu juges aujourd'hui décisives ?*

Incontestablement, ça a été mon passage à PILOTE, avec surtout NORBERT et KARI. Evidemment, ça n'est pas très original, car il y a toute une génération de types qui, s'ils ont un minimum d'honnêteté intellectuelle, sont obligés de répondre de la même façon. C'est là que j'ai pris un peu conscience de ce qu'était la bande dessinée. Et c'est là que j'ai commencé aussi à me résoudre à traduire un peu de moi-même, ce que je me refusais obstinément de faire avant, par pudeur. C'est aussi le seul journal auquel j'ai eu, pendant quelques années, l'impression d'appartenir, avec tout ce que cela implique, tu vois, sur le plan passionnel. Dans ce journal, pendant quelques années, j'ai eu le sentiment d'être chez moi. Ça n'a pas duré longtemps, au fond. Cinq, six ans. Mais c'est suffisant pour en éprouver une légère nostalgie. Jouez violons !

— *Tu as fait tes véritables débuts dans Vaillant. Pourquoi avoir cessé de collaborer à ce journal au moment de l'arrivée des récits complets ?*

Ça n'est pas exactement yue ça s'est passé. J'ai fait tout un tas de trucs, pour VAILLANT, dont pour finir, LA JUNGLE EN FOLIE avec DELINX. A cette époque-là DARGAUD, et plus particulièrement JEAN-MICHEL CHARLIER, nous avait proposé de faire des albums avec la JUNGLE. Le truc a traîné. Puis ROSSEL nous a fait la même proposition. Nous avons alors posé la question à VAILLANT pour avoir leur accord. C'était encore l'ancienne équipe de pieds-nickelés, avec RIEU en tête. Des mecs que je connaissais depuis très longtemps. L'accord en question, ils nous l'ont donné. Là-dessus, ils se sont fait tous virer, et la nouvelle direction s'est opposée à la parution des albums. Nous, entre temps, on avait pris des accords. Nous avons été sommés de choisir. On a choisi ROSSEL. Ce n'est sûrement pas la décision la plus intelligente que j'ai prise dans ma vie... Cela dit, pour en revenir aux récits complets, je suis contre.

— *Dans Vaillant tu avais aussi des séries comme dessinateur. Pourquoi avoir quitté Vaillant pour Pilote, puis Tintin ?*

Pour une question bien simple. A VAILLANT, en ce qui concerne leurs auteurs, ils n'ont aucune politique de commercialisa-

tion satisfaisante. Tout ce qu'ils demandent, c'est : « faites des planches, les mecs ! Faites des planches ! » Et les mecs font des planches. Han, deuï ! Han, deuï !... Et les planches tombent dans un trou sans fond, et on les oublie. Tout ça ne me paraît pas être la finalité d'un dessinateur, tu vois. Le problème est qu'il faut essayer de trouver un endroit où on peut faire ce « métier » (Gare aux guillemets, à la compo, j'y tiens !) avec un minimum de confort. Tout cela sous-entend que les planches paraissent ensuite en librairie et qu'on en tire des droits d'auteur, ne serait-ce que pour pouvoir se payer le luxe d'une grippe de temps en temps ! Sinon, on reste tributaire d'une production délirante, on te presse comme un citron, et dès que tu as un coup de fatigue, on passe à un autre. Tu parles d'un programme !

— *Tu décides donc de travailler pratiquement complètement pour Pilote. Mais là aussi en ce qui concerne les albums il me semble qu'il y a eu conflit entre Goscinny et toi. Pourquoi ?*

Conflit, c'est beaucoup dire. A ce moment-là, il y a d'abord eu un virage considérable au niveau de la formule, à PILOTE. J'avoue bien humblement que ces transformations radicales du journal ne m'emballaient pas des masses. Le Pilote-actualité, je m'emmerdais comme pas un à y participer. Je n'éprouvais pas un grand enthousiasme à ressasser les événements

de l'actualité la plus quotidienne. La hausse des prix, les derniers films à la mode, ou les problèmes de circulation, ça me laissait complètement froid. En bref, je n'ai pas très bien compris ce qui se passait, et sans être franchement contre, je marchais quand même à côté de mes pompes. N'empêche qu'il n'y a pas eu du tout de conflit entre René GOSCINNY et moi. C'est si vrai qu'il m'avait proposé de prendre régulièrement deux pages du journal pour y faire ce que je voulais. Il avait proposé exactement la même chose à GOTLIB et, comme lui il a des couilles au cul, ça a donné la Rubrique-à-brac. J'ai commencé donc à faire quelques pages dans ce sens-là en cherchant furieusement un titre générique. Mais ça impliquait que, chaque semaine, je devais aller trouver GOSCINNY pour lui soumettre un sujet. C'était poissant parce que, chaque semaine j'arrivais avec trois ou quatre sujets en réserve que je lui exposais. Et, à chaque fois, il me répondait : « Ah, non ! Ça, je l'ai déjà fait en 48 dans Biribu... Ah, non ! Ça, je l'ai déjà fait en 52 dans machinchose, etc... ». Au bout de la troisième semaine, j'ai mis les pouces. Il faut être ou complètement maso ou terriblement ambitieux pour supporter un régime pareil. Et je ne suis que très modérément l'un et l'autre.

— *Mais comment expliques-tu que Dargaud publiait un grand nombre d'albums et*

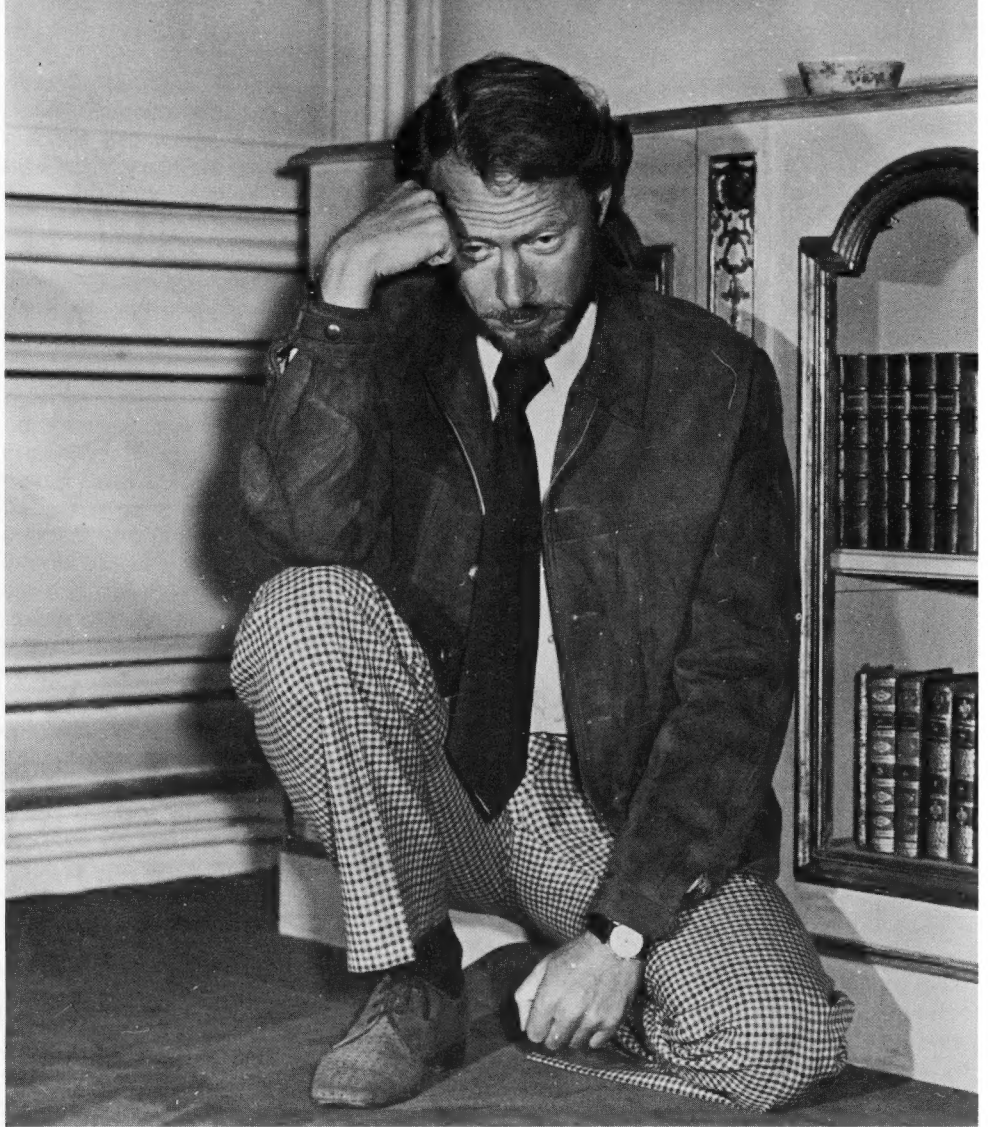
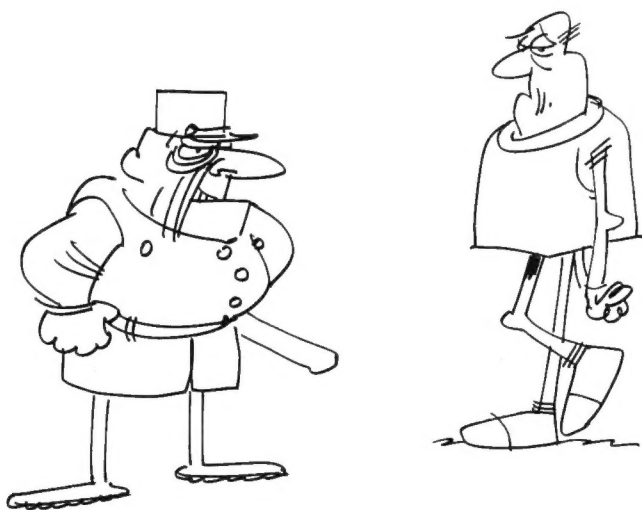


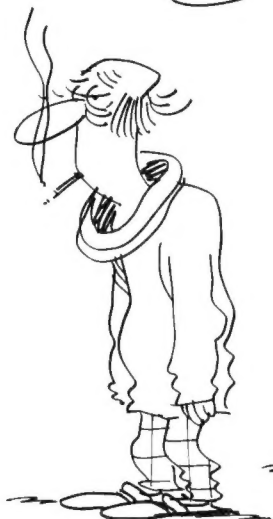
Photo Guégan



Dessin inédit. 1952



G. Hart



que Norbert et Kari n'a jamais eu cette chance ?

Il y a différentes façons de l'expliquer. La plus rapide : parce qu'ils pensaient que c'est dégueulasse. Mais on peut écarter cette explication, je crois, sinon ils n'auraient pas publié la série avec autant de constance et de régularité. Non. En fait, il y a un truc que j'ai compris plus tard. Il faut s'occuper de ses affaires, et moi je ne m'occupais pas des miennes. Il ne me serait jamais venu à l'esprit d'aller trouver le responsable des albums, Jean-Michel CHARLIER, et de lui demander quand il comptait en faire avec ma série. Il peut en témoigner. De son côté, il devait penser que je m'en foutais. Pas du tout. Moi, j'attendais que ça vienne. Timide et discret, tu vois le genre. Débile, quoi. Finalement, ils se sont décidés à en faire après que je les aie quittés, et c'est Paul GIANOLI, qui remplaçait Charlier avec la mission de récupérer les auteurs qui avaient mis les voiles, qui me l'a proposé en même temps qu'HACHETTE. Alors j'ai choisi HACHETTE. Je suis le champion des décisions à contre-temps.

— On a dit aussi que Goscinny ne voyait pas d'un bon œil que des séries du même registre que les siennes paraissent chez Dargaud.

C'est bien évident, et c'est probablement la raison pour laquelle CHARLIER ne s'y est pas essayé. Il n'y avait aucune raison pour qu'il risque de se ramasser des emmerdements pour un auteur qui ne lui demandait rien. Il y avait un sacré barrage. Ce n'est tout de même pas un hasard si toute une génération de dessinateurs a été soigneusement canalisée vers un public radicalement différent de celui auquel GOSCINNY s'adressait. J'ignore totalement si c'était conscient ou non. S'il était sincère ou pas. Je ne trancherai pas. Mais le fait est là. J'en ai eu une preuve supplémentaire quand CHARLIER a voulu faire des albums avec LA JUNGLE EN FOLIE. Une maquette a été réalisée, puis le projet a dormi pendant deux ans dans un tiroir sans pouvoir aboutir. Ce n'était pas encore oui, et ce n'était jamais non. Ça aurait pu durer dix ans. Il n'y avait pas moyen de faire avancer quoi que ce soit.

— « La jungle en folie » est la première grande bande que tu as signée en tant que scénariste. Pourquoi avoir abordé ce domaine alors que tu étais déjà dessinateur ?

C'était au moment où, à PILOTE, un certain nombre de types étaient éjectés et où un certain nombre d'autres avaient envie d'aller voir ailleurs si les choses se passaient différemment. Nous étions du nombre dans la mesure où DELINX était éjecté, et où moi je me sentais orphelin de mon journal. Il est venu me trouver. Il avait envie de faire une série animalière dans le genre de « la forêt de Chênebeau » qui était du reste très réussie et qu'il avait faite avec GOSCINNY. J'ai donc gambé en pensant à PIF, qui était un journal où on m'avait gardé plus ou moins ma place au frais. Je dois reconnaître que ça m'a pas

mal excité dans la mesure où ça me donnait l'occasion de faire des trucs que je n'aurais pas songé à faire tout seul. Se plier aux possibilités graphiques d'un type, c'est comme changer de peau, c'est marrant.

— Après la jungle en folie, tu te lances dans un nouveau domaine avec Julio Ribera. Pourquoi la science-fiction ?

Ce n'était pas quelque chose de nouveau puisque je m'intéressais depuis de nombreuses années à la SF. Ce qui est important, c'est qu'il est possible de faire passer dans la bande dessinée de science-fiction un certain nombre d'idées qu'il est impossible d'utiliser autre part. D'où mon intérêt. Ça m'a permis de sortir de mes cartons, des thèmes que je n'aurais pas pu utiliser ailleurs. Tu comprends bien ce que je veux dire ? La SF est pour moi un mode d'expression tout à fait indispensable si je veux faire le tour des choses dont j'ai envie de parler. Par contre, me situer dans tel ou tel courant de la science-fiction, débattre longuement pour savoir si c'est de la SF, du fantastique, et les implications de tout ça avec le space-opéra, autant discuter du cours moyen de la botte de poireaux. Je m'en contrefous éperdument.

— Pourquoi avoir choisi Ribera ?

Parce qu'on avait eu l'occasion de travailler ensemble à PILOTE toujours à la fameuse époque des grandes transformations. Nous avons fait ensemble une histoire complète de cinq ou six planches. Je me souvenais qu'elles étaient remarquables. Et puis j'avais aussi gardé un très bon souvenir du bonhomme, qui est tout simplement délicieux.

— Quelle est ta méthode de travail avec tes dessinateurs ?

Elle est archi-simple. Pour un type comme RIBERA, par exemple, elle consiste à lui donner sur chaque image le maximum d'informations, à la visualiser complètement, et aussi profondément que je peux. Il m'arrive souvent de lui donner beaucoup plus de détails que nécessaire, de lui dire par exemple à quoi pensait le personnage l'instant d'avant, des trucs de ce genre. Ceci partant du principe que je me considère comme devant lui apporter une sorte de base, d'assise, sur laquelle il puisse reposer sa propre imagination. Il a donc toute liberté pour faire le tri, quand il est obligatoire de le faire. Mais cette méthode n'est concevable qu'avec des vrais professionnels avec lesquels on se rencontre pleinement. Parfois, ailleurs, il est préférable d'être clair et concis. Il y a un autre type avec qui j'ai été heureux de travailler, c'est CLAVE.

— Es-tu satisfait du résultat ou es-tu parfois déçu par leur interprétation de tes scénarios ?

Comme je viens de le dire, avec RIBERA la rencontre a été complète. Il entre très bien dans mon univers, je me sens à l'aise dans le sien. Je suis à chaque fois épaté de

constater combien son imagination est proche de la mienne, la conjonction se faisant apparemment sans effort, ni d'un côté, ni de l'autre. Pour la « Jungle », c'est tout différent. Il a fallu que je m'adapte au style de DELINX. En vérité, je pense que quand une « adaptation » est nécessaire, il est normal qu'elle soit à la charge du scénariste, qui doit être capable d'utiliser les moyens du type avec lequel il collabore. Il ressort de ses planches une atmosphère très particulière, charmante, gentille. Mais les personnages sont tels que je ne peux pas leur faire faire n'importe quoi, surtout au niveau de l'expressivité.

— As-tu des problèmes avec tes dessinateurs ?

En dix ans de collaboration avec des dessinateurs différents, je peux dire que le bilan est nettement positif. C'est à chaque fois l'histoire d'une rencontre. Elle a lieu ou pas, ça dépend des fois. Mais, quand elle a lieu, c'est très enrichissant parce que ce métier est un métier de solitaire, et je déteste la solitude et l'ennui. Cela dit, des problèmes, des vrais, des bien gros complètement insolubles, non. Sauf un. Le premier, tout récemment. Un type avec qui je collabore depuis des années dans la plus complète harmonie s'est cru autorisé à utiliser la série que nous réalisons pour un homme politique. Sans me prévenir évidemment. Bref ! Engueulade carabinée, déballage oiseux, calomnies diverses, le cirque. Mais, à part cet exemple lamentable, toutes mes autres collaborations ont plutôt été heureuses et agréables.

— Il y a un de tes personnages qui me paraît être particulièrement proche de toi, c'est Martin Milan. Sa façon de voir le monde n'est-elle pas un peu celle de Christian Godard ? Comment est-il né ?

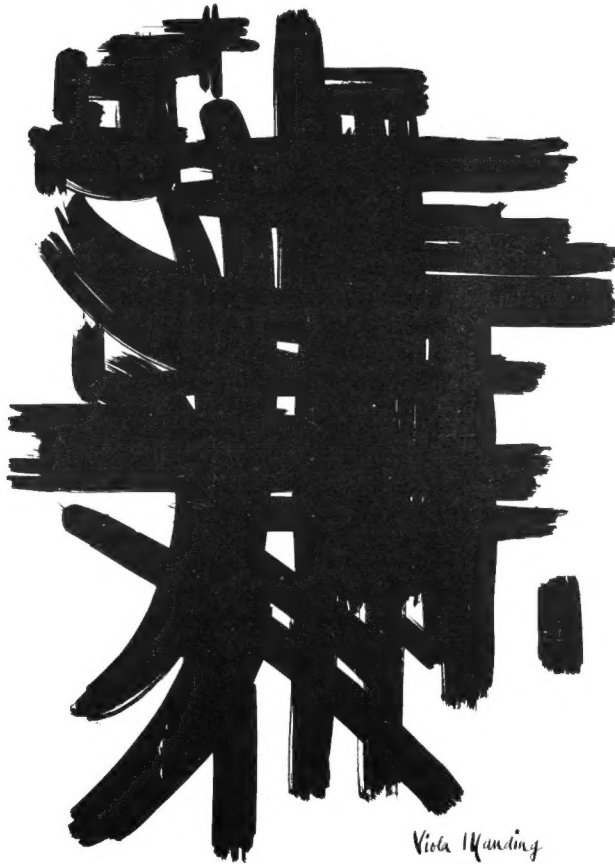
Il est né tout doucement, le bougre. Il a commencé par paraître sous forme d'histoires complètes, et c'était un personnage plutôt humoristique qui n'hésitait pas à glisser de temps en temps sur une peau de banane. Petit à petit, au fil des récits, il a pris du corps, évolué. Je me suis rendu compte qu'avec lui, je pouvais aborder à peu près n'importe quel thème. Ainsi, dans le dernier album, je parle de la mort. Il y avait longtemps que j'avais envie de faire de la mort un personnage drôle et sympathique. Ce qui peut faire peur, c'est le chagrin, la douleur, la souffrance. Mais la mort, c'est le repos. J'avais envie de faire passer cette idée dans le style déconnant. Evidemment, arrivé à des thèmes de ce genre, c'est bien un peu de ma vision qui transparaît dans le personnage...

— Avec Martin Milan tu as parlé de la mort, mais avec le Vagabond des Limbes, tu as parlé de Dieu. Est-ce ta façon de voir Dieu ?

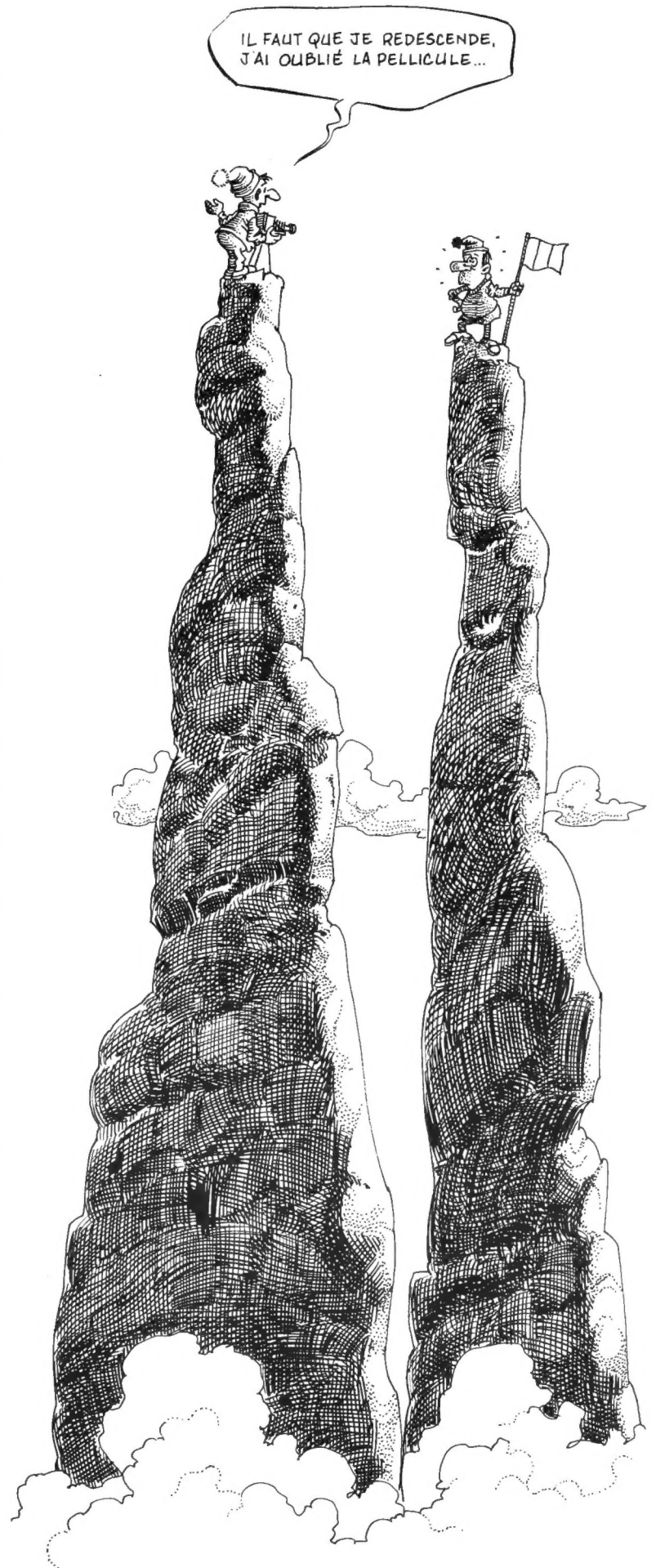
Précisons tout de suite les choses, parce que, là, ça risque de devenir coton, et un tantinet imbécile, cette conversation. Bon. Il faut donc ne pas perdre de vue un



Fusain à l'âge de 14 ans



Faux SOULAGES



« Histoire de la communication à travers les âges »

instant que je suis résolument agnostique, et ma position n'a pas varié sur ce propos depuis que je suis en âge de réfléchir pendant plus de cinq minutes d'affilée sans fatiguer. Cela étant posé, il m'a semblé amusant d'essayer d'imaginer un Dieu qui soit en conformité avec le monde dans lequel nous vivons. Pose un regard lucide sur tout ce qui t'entoure... Non. Le pose pas, c'est une très mauvaise idée. Essaie de concilier cela avec cette idée de Dieu qui est dans l'homme depuis qu'il se tient debout... Qu'est-ce que ça donne ? C'est dur, hein ? La théologie s'arrange très bien de tout ça par un tour de passe-passe contenu tout entier dans une phrase qui règle tous les problèmes : « les desseins de Dieu sont impénétrables ! ». Et allez donc ! Passez muscade ! Quelle rigolade. J'ai donc essayé d'imaginer un Dieu qui ait pu à ce point rater son coup, le malheureux, qu'il nous ait engendrés, et avec nous tout ce qui nous entoure. Evidemment, ça ne pouvait être qu'un Dieu impuissant, ridicule, épuisé, probablement mortel, et en tout cas complètement indifférent. Un Dieu raté et parcellaire. Mais, encore une fois, ce n'était qu'un exercice de style. Je n'ai pas de problèmes métaphysiques.

— *Pourquoi n'a-t-on jamais vu ta signature dans ce que l'on appelle les revues de la nouvelle bande dessinée ?*

Je te ferai aimablement remarquer, avec une pointe d'aigreur tout de même, que l'on a vu ma signature dans CIRCUS, qui est une revue de la nouvelle bande dessinée, comme tu dis, et je trouve curieux que ce soit justement toi qui me poses cette question. Pour le reste, c'est tout simplement parce que je n'ai jamais pris mon carton à dessin, et je ne suis jamais allé tirer leurs sonnettes. J'ai tout de même fait quelques bricoles dans FLUIDE GLACIAL, qui est une revue que j'aime rudement bien, et probablement la seule du genre dans laquelle je me sentirais à l'aise, si l'on excepte PILOTE. A part ça, si on fait le tour de ce que tu appelles la nouvelle bande dessinée, qu'est-ce qu'il y a ? Il y a l'écho. Je ne sais vraiment pas ce que j'irais y faire. Si j'allais les voir, il est probable qu'ils me chasseraient à coups de pieds. Je me suis astreint à le lire plusieurs fois, mais je ne comprends pas la moitié de ce qui s'y dit. J'ai complètement décroché. Ils sont furieusement intellectuels, là-bas. Il y a Métal, mais dans Métal, pendant très longtemps, on méprisait très ouvertement le récit. J'ai vu des planches sublimes, là-dedans, à s'agenouiller devant. Mais ce qu'il y avait de marqué dans les ballons était débile. Ou alors c'est moi qui suis complètement con ? Non ?... Tu dis ça pour me rassurer ?... Enfin moi, j'ai toujours pensé que la bande dessinée est la conjonction étroite et indissociable de l'image et du texte. Quand on enlève l'une ou l'autre de ces deux parties, on fout en l'air tout le bazar. Ça me fait penser à l'histoire de ce type qui essaie de se rouler une cigarette, et qui est persuadé qu'il n'a pas besoin de papier.



Godard à Angoulême avec Henri Filippini (assis de dos)

Photo Communication 22

— *N'y a-t-il pas aussi une question de sécurité dans le travail ?*

Franchement et résolument, non. Je ne crois pas avoir joué la carte de la sécurité au cours de mon histoire personnelle. D'ailleurs, si c'était le cas, je m'y serais pris bien mieux que ça. Si on se donne la peine de regarder quel a été mon trajet, on s'apercevra que j'ai passé mon temps à partir, à revenir, à aller un peu n'importe où n'importe comment et sans souci de la sécurité. Quand on joue cette carte, on s'attelle à un personnage, un seul, et on ne le quitte plus. Ça finit toujours par payer. Moi, j'ai surtout pensé à mon plaisir.

— *D'après toi, pourquoi des auteurs-dessinateurs comme Giraud se sont mis à ne pas raconter d'histoires ?*

Parce que, quand on a énormément de talent, on peut tout se permettre. On a tous les droits. Absolument tous, sans exception, j'ajouterais qu'on a même le devoir de tout de permettre. Seulement, voilà, Moebius, c'est l'excuse suprême grâce à laquelle toute une génération de dessinateurs se croit autorisée à pouvoir ne rien raconter. Ou à choisir la voie de l'her-

métisme, du n'importe quoi et du n'importe comment. Du va-comme-je-te-pousse et du « si tu ne comprends rien c'est parce que tu es un minus ». Et tous les critiques, qui ont terriblement peur de ne pas être dans le coup, de marcher comme un seul homme, et de poser pour principe essentiel que si ça ne veut rien dire, c'est que, peut-être, qui sait, ÇA A UN SENS CACHE...

— *Ne penses-tu pas que Moebius a une grande responsabilité sur la grande misère de la bande dessinée actuelle au niveau de l'histoire racontée ?*

Une responsabilité absolument écrasante. Tous ceux qui n'ont rien à dire peuvent commodément s'abriter derrière lui. Il est suffisamment large, il y a de la place. Cela dit, il n'est pas le seul, il ne représente qu'un courant, il y en a d'autres, et ne parler que de Moebius, c'est simplifier outrageusement le problème. Et ce problème, puisque problème il y a, au fond, il est simple : est-ce que la bande dessinée doit rester un art populaire, oui, ou non. Moi, je dis oui. On a le droit de penser le contraire, après tout.



– *Comment naît une histoire ?*

Ça dépend. Parfois, d'une indignation. Souvent, même. Ou alors d'une vaste rigolade. De deux choses l'une, en face d'un fait, d'un événement, d'un truc qui m'arrive ou qui arrive à un copain, ou bien je rigole, ou bien je me mets en colère. Quand j'étais plus jeune, je passais mon temps plongé dans une succession d'indignations permanentes. Ensuite, je transcendais ça par la rigolade. Maintenant, la plupart du temps, je saute la phase préliminaire, et je me contente de rigoler, c'est meilleur pour la santé.

– *Tu as réalisé pas mal d'histoires au cours de ta carrière. Quelle est celle que tu aimerais qui reste, s'il devait y en avoir une seule ?*

« Le Royaume d'Astap », la dernière histoire de Norbert et Kari.

– *Pourquoi ne pas faire revivre Norbert et Kari qui semblent te tenir particulièrement à cœur ?*

Ce n'est pas si simple que ça. J'aimerais bien les reprendre, en effet, mais pas dans n'importe quelle condition. Si c'est pour aligner planche sur planche, comme dans le passé, pas question. J'éprouverais un plaisir intense à les faire revivre, en effet, car je n'ai jamais eu l'impression d'avoir tout raconté, à leur sujet, loin de là, mais il faudrait que ce soit dans une maison d'Édition qui les utilise convenablement, qui ait de la suite dans les idées, et tout ça.

– *La bande dessinée pour enfants paraît avoir été la victime de la bande adulte. N'est-ce pas aussi ton avis ?*

Il y a une dizaine d'années, quand tous les meilleurs d'entre nous ou presque se sont désintéressés de la BD pour les jeunes, au profit de la BD prétendument pour adultes, ça a commencé par faire un sacré trou, mes aïeux. Ensuite, toute une génération de jeunes dessinateurs a suivi, évidemment. Pour eux, cette nouvelle orientation, c'était l'Eldorado, la terre promise. C'est cette génération-là qui est complètement perdue pour la bande dessinée que j'aime, celle que l'on qualifie à tort de « traditionnelle ». Je déteste ce mot. C'est à eux qu'il appartenait d'en faire autre chose que quelque chose de « traditionnel ». Moi, j'ai l'impression d'avoir fait ma part. Tous ces types se sont égarés dans les sables, et on ne les retrouvera jamais. C'est ce manque-là, que je ressens.

– *N'est-il pas plus difficile de travailler pour les enfants que pour les adultes ?*

Tu parles que oui ! J'ai essayé les deux. Je suis sûr de ce que j'avance. Cela étant, ce qui est encore plus difficile, c'est de travailler pour les gens pour lesquels on n'a pas envie de travailler. Il faut avoir envie de s'adresser à quelqu'un. Avoir envie d'emprunter un certain ton, et pas un autre. En d'autres termes, il faut être sincère avec soi-même, et pour le reste :

un bras d'honneur. Je crois qu'il y en a beaucoup qui se trompent. Il me semble qu'on voit actuellement beaucoup de jeunes qui ont envie de « faire dans la BD adulte » pour de très mauvaises raisons, et qui sont aussi doués pour ça que moi pour la comptabilité. Si tu veux mon avis, et je sens bien que tu veux mon avis, eh bien ils sont motivés par des raisons imbéciles. Ils aimeraient bien faire parler d'eux, ils ont envie de se trouver dans certaines revues qui sont plus ou moins sous les projecteurs, qu'ils abandonneront du reste aussitôt que les projecteurs seront dirigés ailleurs, ils sont tout prêts à satisfaire à tous les caprices d'un certain snobisme, pour l'unique raison qu'ils savent que la plupart des critiques sont beaucoup plus enclins à parler de ce qui se passe dans **Métal** ou dans (**A Suivre**), que dans **Spirou** ou dans **Tintin**. (En fait, je comprends les critiques, il ne se passe pas grand chose dans **Spirou** ou dans **Tintin**. Mais ce n'est sûrement pas parce qu'ils ont envie de travailler pour les adultes, et encore moins parce qu'ils ont quelque chose à LEUR DIRE. Les types qui ont quelque chose à dire, en vérité, se comptent sur les doigts d'une seule main, et ça fait presque encore trop de doigts. De la même façon, il y a des dessinateurs qui s'ennuient mortellement à s'adresser à un public d'adolescents, et qui sont tellement plus heureux ailleurs. Regarde Franquin, par exemple, dont on voit bien qu'il s'amuse follement dans **LE FLUIDE**. Donc il faut être là où on a envie d'être, point final. Ça a l'air d'être une lapalissade complètement crétine, mais ne crois pas ça. C'est dur, d'être **juste** là où on aurait envie d'être. Drôlement dur. Pour ce qui me concerne, je me pose le problème d'une manière différente. Je ne cherche jamais à savoir quel âge a celui auquel je m'adresse. Je m'en fous. Ce qui m'importe, c'est quel âge j'ai MOI au moment où je fais quelque chose. Est-ce que j'ai douze ans, aujourd'hui ? Ou plus ? Des fois, j'ai plus, mais c'est rare.

– *Comment expliques-tu que les vocations de dessinateurs sont nombreuses alors que celles de scénaristes sont pratiquement inexistantes ?*

Il est beaucoup plus facile quand on a une jolie fille devant soi de prendre un crayon et de la reproduire, que d'essayer d'imaginer ce qui lui passe par la tête. Et qu'on ne vienne pas me dire qu'il n'y passe rien. Il passe bien « un petit quelque chose » de temps en temps. Il y a beaucoup moins de types qui ont envie de « dire des choses », que de types qui ont envie de « reproduire des choses ». Je suis venu au scénario d'abord et surtout parce que j'avais le goût de raconter des histoires. J'ai commencé à le faire pour mon compte personnel, et, tout naturellement, je l'ai fait pour d'autres. C'est ça, mon moteur principal : raconter des histoires, Nom de Dieu ! J'éprouve une sorte de reconnaissance infinie envers les types qui savent me raconter des histoires A MOI. Le plaisir que j'éprouve à lire une bonne histoire, et à sortir de ma peau, je ne peux pas te le dé-

crire. Quant aux types qui savent me faire rire, alors là, ce n'est plus de la reconnaissance, c'est du délire. Quand un type me fait rire, j'ai l'impression qu'il me soigne, tu piges ? Les types qui nous font rire, ce sont des bienfaiteurs de l'humanité, et je les embrasse sur la bouche.

– *Comment se fait le gag chez toi ? Y a-t-il une mécanique précise ?*

Non, hélas. Je n'ai aucune mécanique à portée de la main qui me permette de trouver un gag à point nommé. A chaque fois, je dois le chercher sans aucun procédé à ma disposition. Autant, en ce qui concerne le dessin, on peut s'appuyer sur une technique, une expérience, autant, au niveau des idées, on est contraint à chaque fois d'aller à la découverte, et de préférence les mains vides. C'est très angoissant. J'ai connu plusieurs crises où j'étais absolument persuadé que je n'aurais plus jamais le moindre bout d'idée. Généralement, c'était dans des périodes plutôt heureuses de ma vie, tranquilles, où il ne se passait pas grand chose. En ce moment, il y a plein de gens qui me font chier, je ne suis pas heureux, et j'ai plein de trucs à dire.

– *Tu te déplaces parfois dans les salons de BD. Y trouves-tu une utilité ?*

J'y crois de moins en moins et j'ai de plus en plus l'impression de perdre mon temps, si l'on excepte Angoulême, où, pour des raisons que je ne parviens pas à analyser, je me sens plutôt heureux, là-bas. Mais, en règle générale, dans tous ces salons à la noix, j'aurais plutôt tendance à me demander ce que je fais là.

– *Quelle est selon toi la méthode pour promouvoir la bande dessinée ?*

Si on parle de « promotion », au sens publicitaire du terme, c'est un problème qui me dépasse, et qui ne m'intéresse pas beaucoup, en plus. Et si on faisait appel à des spécialistes ? Quand on veut vendre quelque chose, que ce soit un président de la république, une marque de lessive, ou un nouveau philosophe, on fait appel à un spécialiste. Pourquoi on n'en ferait pas autant avec la bande dessinée, après tout ? C'est ça qui serait rigolo.

– *Serais-tu tenté par la réalisation d'une revue de BD ?*

Assez, oui ! C'est l'une des dernières choses qui m'exciterait encore, dans ce métier. Je suis persuadé qu'il reste une multitude de choses à faire, que tout n'a pas été dit, loin de là, ni fait. Créer une revue, c'est créer un phénomène. C'est de l'alchimie. Pour que l'événement ait lieu, il faut mettre beaucoup de science, de savoir-faire, et tout un tas de produits étranges dans la cornue. De l'argent, du talent, des idées, et surtout des animateurs. Des animateurs, c'est-à-dire des types autour desquels tout s'organise mystérieusement, et ça, tu sais, c'est une denrée extrêmement rare. Je me suis souvent demandé si j'aurais su faire ça.



**CASE 1** - Gros plan sur les deux moloss's de face. Ils sont côte à côte et paraissent franchement effrayés, l'un un peu en retrait par rapport à l'autre.  
**PREMIER MOLOSS**: Mais, Maître de tout ce qui se conçoit, cela fait des millénaires, dit-on, que tu as renoncé à créer... Tu avais juré de ne plus jamais essayer!... Souviens-toi de la dernière fois! On en parle encore...  
**SECOND MOLOSS**: ...UNE CATASTROPHE!  
**VOIX DU TOUT-PUISSANT**: Vous cherchez quoi, vous deux? Des baffes?

**CASE 2** - Plan d'ensemble en contrechamp. La porte a été dégagée, les planches arrachées, le passage ouvert. Nous nous trouvons à l'intérieur du "laboratoire". Il ressemble, à s'y méprendre, par l'atmosphère et l'encombrement, au cabinet d'expériences d'un alchimiste du moyen-âge. Il est très vaste, très haut de plafond, voûté, avec d'énormes piliers de soutien. Sur le mur du fond, on voit la porte d'entrée qui vient d'être repoussée. Des planches adhérent encore aux montants. Il faut enjamber l'entassement des cailloux pour entrer. Au centre du laboratoire se trouve une immense dalle de granit arrivant à la hauteur du bassin d'un homme normal. Plusieurs personnes pourraient s'y allonger à l'aïse. Elle est nue, polie par l'usage (quel usage?), d'une seule pièce, très légèrement concave sur le dessus. Sur tout un côté de la pièce, sur des meubles, des bocaux de toutes les tailles, en verre. Dans les bocaux, marinant dans l'alcool, des monstres. Certains sont très humains, avec des crânes énormes, et des bras atrophiés. D'autres simiesques, avec des membres en surplus. D'autres encore sont recroquevillés, le ventre énorme, bras et jambes en moignons. Tous les yeux sont grands ouverts. Les Bouches béantes. Les expressions sont celles de l'horreur. Ils n'étaient pas viables. Tout l'autre côté du laboratoire est embarrasé par des tables de pierre usées, sur lesquelles se trouve un amoncellement de cornues, de mortiers, de flacons, de tubes, de pots renversés, de récipients d'où s'échappent des flots de matières immondes, champignons, moissies et suintantes. Un peu plus loin, un énorme four ancien, avec son soufflet, son mèchefer et, sur le côté, un énorme tas de terre. Des chaînes pendent du plafond, des poulies, des appareils rouillés et à la destination douteuse. Au premier plan et sur le côté droit, un squelette humain est assis sur une chaise de fer. Il a les membres liés par des cordes.

Le Tout-Puissant est entré le premier et se tient devant la dalle. Il la contemple, fasciné. Derrière lui, les deux moloss's s'affairent, des torches à la main, et allument les lampes à huile. Axle et Musky entrent.  
**TOUT-PUISSANT**: Allumez toutes les lampes!

**CASE 3** - Plan moyen de face du Tout-Puissant seul. Il passe la main sur la dalle luisante, la caresse.

**TOUT-PUISSANT**: Pour bien faire, il aurait fallu que je me prépare, que je me mette en condition... Un créateur, bordel, ça ne crée pas comme ça, là, pouf, en claquant des doigts!

**CASE 4** - Plan moyen du Tout-Puissant devant la dalle usée. Il commence à s'emporter, serre les deux poings, les agite à la hauteur de son visage.

**TOUT-PUISSANT**: Il faut qu'il se chauffe, un créateur, qu'il s'excite, qu'il se charge mentalement... Il faut qu'il ait le temps, et qu'il traque le bon moment!

**CASE 5** - Plan moyen du Tout-Puissant, tout près d'une table de pierre et de son désordre, de sa saleté, avec les toiles d'araignées, la poussière,

...

## L'alchimiste suprême

PAR GODARD ET RIBERA



Page de scénario de Godard pour « LE VAGABOND DES LIMBES » et planche réalisée par Ribera

— Tu as été un des principaux animateurs de la BD chez Hachette. Comment expliquer ce massacre d'un matériel de qualité en l'espace de deux ans ?

L'histoire de la création de ce département chez Hachette est une des choses les plus extravagantes que j'ai jamais vues. Et pourtant, j'en ai vu pas mal. Voilà comment j'ai vécu l'affaire. J'ai tout d'abord fait la connaissance d'un monsieur qui avait l'intention d'envahir le marché en sortant une multitude de collections. Il y a cru pendant six mois, ou trois semaines, je ne sais pas trop, le temps de se heurter aux premières difficultés. Puis il a décidé de tout arrêter. A moins qu'on l'y ait obligé, je n'en sais rien. Lorsque je lui ai demandé pourquoi, il m'a répondu ceci : « Au début de l'année, on me confie un budget. A la fin de l'année ce budget doit avoir rapporté à Hachette autant que s'il avait été placé dans une banque, c'est-à-dire dix ou onze pour cent. S'il n'en est rien on me coupe les vivres ». Je n'ai jamais su s'il se foutait de ma gueule, ou pas, mais ce n'est pas à exclure. Par ailleurs, si on entre dans le détail de l'affaire, c'est inouï ce qu'on découvre. Autant que sous une pierre dans la forêt. Ainsi il y avait un type qui présidait aux destinées de **Hachette-chaînes**, c'est-

à-dire qui diffusait tous les produits-maison dans les chaînes de super-marchés et autres, qui avait décidé, pour des raisons mal connues, de rivalités de personnes, ou Dieu sait quoi, de ne prendre aucun des albums du département. D'où une amputation sur les ventes de 40 % environ. Une paille. En plus, les représentants Hachette étaient appointés sans commission, ou avec une commission minime. Il n'y avait aucune raison pour qu'ils se cassent la tête à vendre les albums, puisqu'ils gagnaient leur vie avec leur « fixe ». Quand on leur parlait de la nécessité de travailler pour imposer auprès des détaillants et des libraires une nouvelle image de marque « Hachette-bandes-dessinées », ils faisaient oui-oui en se tapotant le menton, et ils allaient se boire une bière. On pourrait continuer comme ça pendant longtemps.

— Quelle sera d'après toi la tendance de la bande dessinée dans les années à venir ?

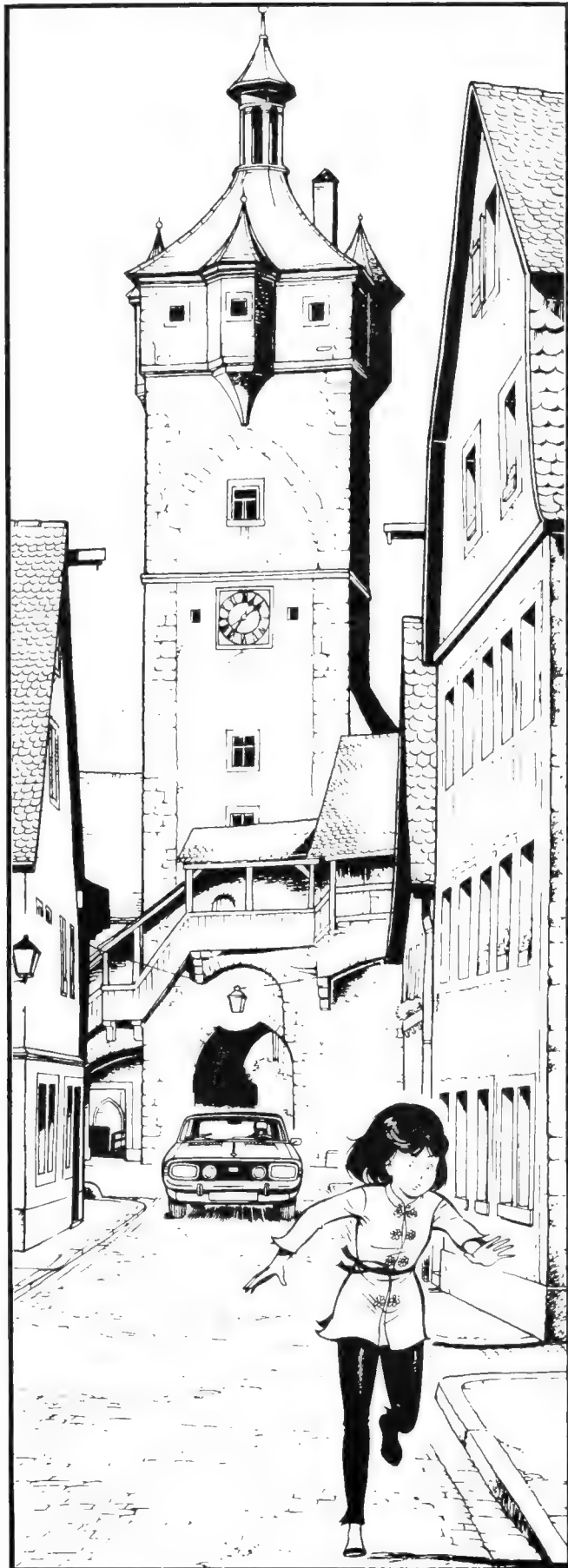
Tu sais, à chaque fois que je fais un pronostic, je me fous dedans. De toute façon, c'est très bien comme ça, je n'aimerais pas avoir la faculté de prévoir l'avenir. Où serait le plaisir de la découverte ? Je crois quand même que, en ce qui

concerne la BD « dite » pour adultes, on sait maintenant où on en est. Ça a été une crise. Une crise franchement salutaire, du reste, un méchant coup de fièvre qui a permis de briser les carcans, de secouer les vieilles peaux, d'expérimenter des membres tout neufs qui nous poussaient un peu partout, mais on sait maintenant que ce n'est pas dans cette direction que se trouve le salut. On a trouvé un public supplémentaire, c'est certain, mais sûrement pas le grand public de demain. Je pense qu'on s'achemine tout doucement vers une révision de tout cela. Il y a quelques années, les éditeurs étaient complètement paumés, ils ne savaient plus où ils en étaient. Et surtout, ils n'y croyaient plus. Ils recommandent à y croire, prudemment, j'ai l'impression. Cela dit, d'une grosse fièvre, on en crève ou on sort renforcé. On en sortira renforcé. La bande dessinée s'est enrichie. Elle ne pourra plus être ce qu'elle était autrefois, ronronnante et sclérosée. Elle sera plus riche, plus diverse, plus ouverte, plus profonde et de meilleure qualité. Voilà mon pronostic, et je crois bien que j'aurais mieux fait de la fermer.

Propos recueillis par Henri Filippini

— 16 novembre 1978 —

# Radioscopie d'un personnage en quête de réalité



Roger Leloup aura attendu plus de quinze ans avant de saisir enfin l'occasion de mettre au monde une héroïne en qui il puisse incarner ses obsessions, ses craintes, ses espoirs et ses fantasmes premiers. Au cours de cette longue gestation, sa technique se sera affinée et le long cheminement de sa sensibilité aura débouché sur une âme nouvelle. Avec Yoko Tsuno, Leloup est né une seconde fois. Et avec cette renaissance qui a coïncidé avec sa maturité s'est établi le principe qui régira l'univers graphique du créateur: conjuguer un maximum de sérieux dans l'information avec les élans d'un humanisme résolu.

L'œuvre de Leloup démontre des prouesses d'équilibre entre le réel et le fictif, dans un esprit souvent plus proche de Jacobs que d'Hergé, puisqu'il faut parler d'«école belge». C'est que le personnage de Leloup, une scientifique à l'instar de Mortimer, possède cette qualité rare parmi les héros de bande dessinée: l'intelligence.

## Humain, trop humain.

Il n'y a pas de désordre chez Leloup. Même le mal est bien à sa place, dans des limites admises. C'est que Leloup, dans sa quête d'équilibre, veut refuser toute démesure, tout autre niveau de décryptage que le premier. Au monde réel à se plier à son image: telle est l'exigence de sa poésie. Cette volonté, on la retrouve aussi chez d'autres, mais, là où leurs personnages parfois étouffent, Yoko Tsuno triomphe. Telle est la force de sa candeur.

Dans son horreur poétique de la machine - celle qui détruit et non celle qui donne vie -, Leloup invite à une juste réflexion. La science est la meilleure et la pire des choses. Les entités puissantes et maléfiques contre lesquelles se dresse Yoko ne sont souvent que des représentations déviantes d'une humanité guère plus machinale que la nôtre. Ses Titans ne sont, dans leur perfection d'insectes, que des prototypes sophistiqués de l'Homo urbanus. Leloup se place en cela à mi-chemin entre une science-fiction traditionnelle, humaniste et suppôt de l'évolution technique, et les visées de la fiction spéculative, plus radicalement penchée sur la nature de l'homme et de son écosystème.

## Électronique et vieilles légendes.

Yoko Tsuno enferme en elle un carrefour d'atmosphères qui se mêlent à envi et jamais ne se heurtent. La Martinique, la planète Vinéa, le centre de la Terre, les plateaux d'Afghanistan, le Japon ou les décors nocturnes de petites villes médiévales allemandes se succèdent le plus naturellement du monde. Leur parfum est le même. Et leur unité est à la mesure de la fusion qui noie Roger Leloup et sa fille spirituelle.

Une symbiose rare préside aux relations de l'auteur et de sa créature. Il y a du Galatée, là-dessous. C'est que Yoko Tsuno a pris vie. Yoko existe, et nous l'avons rencontrée. A travers chaque aventure, chaque expression de son visage, larme ou sourire, s'est précisé un personnage à la personnalité fascinante. Une statue qui a réellement accédé à la vie: phénomène trop peu

fréquent en littérature.

Le seul mécanisme qui puisse mener à une telle transformation est évidemment l'amour. C'est là que l'on sent tout l'espoir que Leloup place en l'homme, par le truchement de sa créature, et que l'on perçoit le lien profond qui les lie.

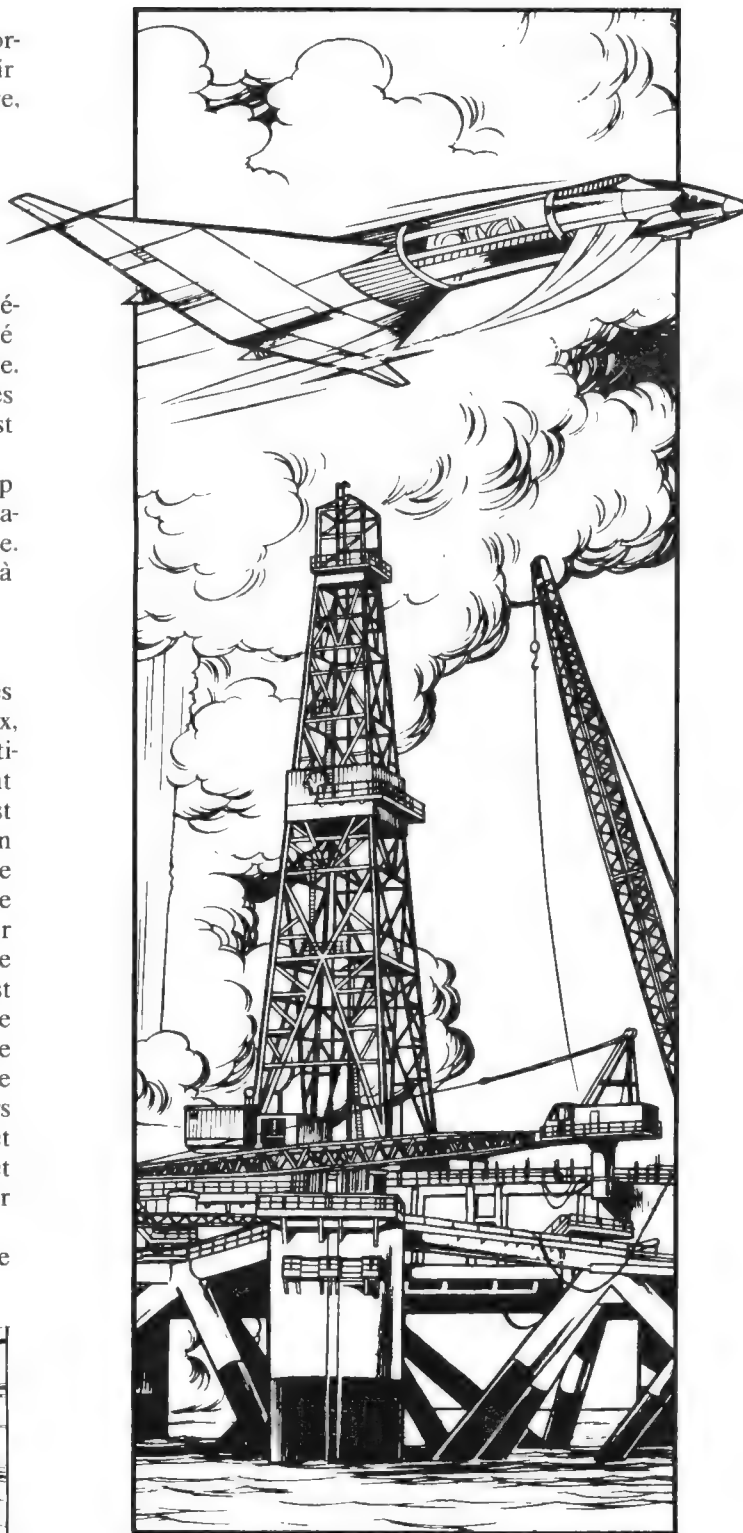
Portée sur les fonds baptismaux, entre 1968 et 1969, par un Maurice Tillieux de bon conseil et une Yoko Tani, image d'un rêve fugitif, Yoko Tsuno a rapidement, au fil des épisodes, gagné en substance et en caractère. Curieux mélange, en vérité que celui d'une vitalité chaleureuse, d'une curiosité toujours en éveil, d'un sérieux réfléchi, d'un gai savoir et d'une science bondissante, d'une agilité confondante, d'une pratique des arts martiaux plutôt contondante. D'autant plus curieux si l'on confronte ces qualités particulières avec le système d'éducation de la société japonaise dont elle est issue. De quoi la rendre plus attachante encore.

Yoko est la vraie fille de son père. Elle a hérité de Leloup une profonde simplicité et une parfaite transparence. Responsable, elle l'est de la façon la plus intelligente et la plus directe. Pas de bons sentiments imbéciles, mais une droiture forgée à l'épreuve de l'adversité.

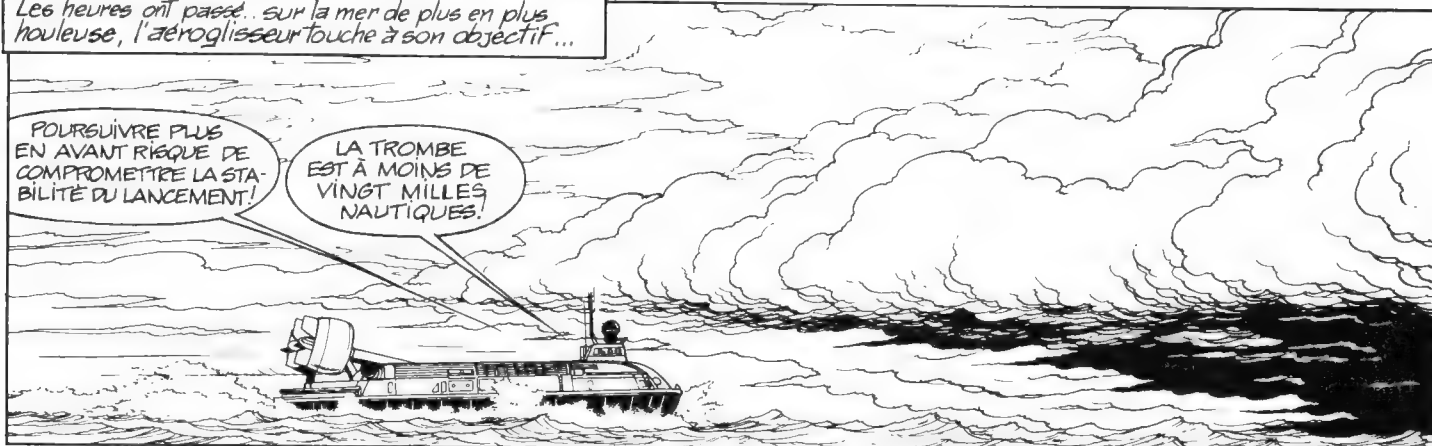
### Un artisanat littéraire.

Dans l'embrouillamini des codifications narratives et picturales dont nous repaissons à plaisir, il est coutume, faute de mieux, d'appeler «récit en bandes dessinées» un genre littéraire définitivement ambigu dont les voies et les procédés, bien souvent, sont en contradiction avec les objectifs poursuivis. C'est qu'il est malaisé de pratiquer un art qui tienne à la fois de l'évocation poétique et de la description. Roger Leloup est un sorcier de ces mécaniques bien huilées, et chacune de ses intrigues, d'une parfaite cohérence et d'une rigoureuse complexité, s'articule sur des images et des détails dont aucun n'est jamais superflu. Il se qualifie lui-même de néo-réaliste et son approche du réel est souvent comparable, en ce qui concerne la rigueur, à celle de Jacobs. L'ensemble lui permet de mettre sur pied un système référentiel extrêmement imagé et parfaitement générateur de rêve. Son affection balzacienne pour la mise en place des décors et des êtres s'allie à l'art digne d'un Poe dans la constitution et l'intrication des rets labyrinthiques du suspense. La raison et l'intuition nous disent qu'il doit sûrement se cacher un romancier derrière ce scénariste-là.

Quand à Yoko, tout détour discursif mis à part, qu'est-ce qu'elle est belle !



Les heures ont passé... sur la mer de plus en plus houleuse, l'aéroglisser touche à son objectif...



# Yoko Tsuno, c'est ma fille spirituelle. C'est aussi l'amie que j'aurais voulu rencontrer, la grande sœur que je n'ai jamais eue...



Je vis avec les yeux levés vers le ciel... c'est un lieu d'évasion, de rêve. C'est pourquoi je me veux résolument optimiste. Certains aiment faire rire, moi, j'essaie de remplir un rôle, disons, didactique, en racontant des histoires qui posent des problèmes, qui font réfléchir. Mon public est essentiellement formé de jeunes. Je me vois mal leur imposant une vision pessimiste de l'existence. Et pourtant.

J'ai jadis élevé des abeilles. Je les observais aller et venir, puis repartir en pleine averse, épuisées, pour ramener une ultime récolte de pollen. Il leur fallait alors plus d'une heure pour parvenir à se hisser sur la ruche où les attendaient les gardiennes. Jamais pourtant je n'ai vu une de ces gardiennes venir en aide à une ouvrière pour lui permettre de remonter. C'est un peu une image de la vie. En décrivant, dans **Les Titans**, une société d'insectes évolués, pratiquant la sélection naturelle au sein d'un système essentiellement totalitaire, j'ai voulu montrer qu'il subsiste toujours, au-delà des pratiques les plus aberrantes, une manière humaine et humaniste d'envisager la vie. Peut-être parce qu'il y a la mort au bout...

## Vivre pour vivre.

La vie est, selon moi, principalement biologique et mécaniste, même s'il y a un petit quelque chose en plus que l'on

pourrait bien appeler «âme». Pour le reste, nous ne sommes jamais que des magasins de données. Seul ce petit quelque chose nous permet d'effectuer le choix parmi ces innombrables données. Au premier abord, c'est atterrant. Avec Yoko, j'essaie d'échapper à cet enfermement, d'envisager la vie de façon poétique, romantique, ludique.

A 44 ans, je joue toujours. C'est vital, le jeu ! L'aéromodélisme, l'électronique, c'est pour moi avant tout le jeu. La bande dessinée aussi. Je fais donc de la bande dessinée pour jouer et pour vivre. D'aucuns vendent de l'essence. J'espère simplement faire aussi bien de la bande dessinée qu'ils vendent leur essence. Peut-être ai-je sur eux cet avantage : je fais un métier agréable que j'aime profondément et j'en vis. Le bonheur est aussi simple que cela. Vivre, rien que vivre.

Si je suis heureux aujourd'hui, c'est parce que je me dis qu'un jour, plus tard, une petite fille ou un petit garçon découvrira l'un de mes livres au fond d'un grenier et vivra une demi-heure de rêve. Je n'ai pas d'autre ambition. Je dis ce que j'ai à dire, librement.

Après quinze ans chez Hergé, j'étais content de prendre enfin la responsabilité de ma signature au bas de mes dessins. Mais je reste effrayé de voir l'ampleur que peut prendre une personnalité. Moi, je ne suis pas une personnalité, seulement un artisan, un dessinateur qui fait son métier le plus

honnêtement possible.

## Les limites de la création.

Le problème primordial est celui de la page blanche. A ce stade, tous les auteurs sont égaux. Raconter une histoire en 44 planches, encore une autre contrainte. J'aime les choses simples, j'aime la clarté, j'aime être compris. C'est pourquoi je ne tiens pas à me départir d'une certaine convention. Je tiens tout particulièrement aux trames strictes, linéaires, classiques. Parallèlement, j'ai l'amour du contraste. C'est du contraste que naît la synthèse. Si le blanc n'existe que par rapport au noir, les contacts entre les êtres ne sont possibles qu'à travers les différences, c'est pourquoi j'apprécie autant les relations extra-humaines que je développe dans mes livres. Je dis cela, mais on n'est pas toujours maître de son expression.

Lorsque je me suis rendu à Rothenburg pour me documenter sur une suite possible à **L'orgue du diable**, je pensais à une histoire d'alchimiste. Le hasard en décida autrement. Dans une librairie où m'accueillait une sorte de fée Carabosse, je découvris un journal, **Rothenburg dans la tourmente**, qui consignait le bombardement totalement gratuit que la ville avait subi vers la fin 1944. Ce journal reprenait la liste des victimes. Parmi celles-ci, une fillette de cinq ans et toute sa famille. Je me rendis à l'endroit où l'enfant était morte. Ma propre fille m'accompagnait. Je ne sais ce qui se passa alors. J'eus envie de changer le cours du destin. Je modifiai entièrement mon scénario et cela a donné **La frontière de la vie**.

## Deus ex machina.

Devenir créateur aux approches de la quarantaine, c'est difficile, mais pas plus, après tout, qu'à vingt ans. Seule importe l'envie de créer. Depuis mon plus jeune âge, j'ai toujours aimé bricoler. Cela a commencé avec les petits avions, cela continue avec la bande dessinée. Ce sont là mes deux démons: la mécanique et le dessin. Le dessin, c'est Yoko. La mécanique, c'est l'aéromodélisme. J'ai été deux fois champion de Belgique de vitesse pure avec des appareils de ma conception. Les fabuleuses machines des Vinéens, c'est la prolongation. Cette passion pour la mécanique m'a d'ailleurs longtemps bloqué dans la création de Yoko.

C'est que c'est délicat à manier, un personnage féminin. Il faut le sentir vivre en soi. Il y a tant de force et de complexité dans la femme. J'espère ne pas avoir échoué. J'ai reçu de nombreux encouragements. Ma méthode de travail n'a cessé d'évoluer. Planche par planche, mois par mois, j'en suis maintenant arrivé à planifier complètement un album. Un album, c'est une année de ma vie.

Au début, j'ai beaucoup peiné, vraiment. A en pleurer. Je n'étais pas satisfait, je n'y arrivais pas. Je travaillais comme un esclave. Je recommençais sans cesse. Puis cela s'est amélioré peu à peu. Maintenant, je vis avec Yoko.

Yoko n'est pas uniquement un personnage de papier. Elle n'existe pas que sur le papier et dans ma tête. C'est une approche de la jeune fille, de ma propre fille peut-être, que j'y vois. Ce n'est peut-être pas la jeune fille comme je voudrais qu'elle soit, mais comme j'aime qu'elle soit.

Pourquoi une Japonaise? Ma foi, j'aime beaucoup les Asiatiques, les conceptions philosophiques de l'Extrême-Orient. Yoko a d'ailleurs failli être chinoise. Par-delà la résignation de la femme asiatique, j'ai voulu marquer la différence, l'écart. Yoko sait profiter au maximum du simple fait d'exister, de ce que la vie lui donne. C'est un peu ce qui m'a décidé.

Au début, Yoko n'était pas très jolie. On me l'a écrit. Cela m'a profondément peiné. Je me suis acharné. En fait, je ne l'avais pas encore en main, elle ne vivait pas encore réellement. A présent, Yoko, apparemment si simple, a acquis sa maturité et conquis sa réalité intérieure. Elle est vraiment humaine et complexe.

## Le passage du réel.

Aujourd'hui, je ne pourrais plus abandonner Yoko. Je ne maîtrise plus son existence. Elle ne m'appartient plus. Les lecteurs et la réalité s'en sont emparés. Elle joue un rôle et remplit un office précis. Yoko rend heureux. Pourquoi pas? Certains s'attachent bien à une pin-up photographiée ou à une équipe de football! Si quelqu'un investit Yoko de ses rêves, l'inclut dans sa réalité, ce n'est pas tant de Yoko qu'il rêve, mais plutôt de l'amie qu'il voit en elle. On ne pense pas tant à elle en tant que femme, mais plutôt en tant qu'amie, en tant que sœur. C'est une question de dialogue.

Je trouve difficilement un terrain de dialogue avec les autres. Enfant, j'étais déjà un solitaire. Alors que les autres jouaient au football, je faisais de l'aquarelle. Automatiquement, quand on est un solitaire, on est contraint de se recréer, par la force de l'imagination, un dialogue et un univers. Yoko fait fondamentalement partie de mon univers. Je suis resté un petit garçon dans la mesure où je porte en moi la moitié du monde de Yoko Tsuno. A l'âge de dix ans, je me couchais fort tôt. Mais ce n'était pas pour dormir, c'était pour me raconter, des heures durant, des histoires fantastiques. Aujourd'hui, je me les raconte en images, c'est tout!

## Monsieur Leloup, je présume?



*R. Leloup.*

Né à Verviers le 17 novembre 1933, entre l'incendie du Reichstag et l'affaire Stavisky, Roger Leloup eut une enfance paisible. Très vite s'éveilla chez lui un intérêt passionné pour les avions, les robots et autres mécanismes fascinants. Voilà qui le mène à se consacrer à la petite aviation dans laquelle il s'illustrera. Le verrons-nous aviateur?

Après s'être quelque peu frotté à l'art capillaire - famille oblige -, après des cours de peinture en amateur, Roger Leloup saute le pas et s'inscrit à Saint-Luc, à Liège, où il obtient des résultats appréciables et probants. Le voilà diplômé. Le verrons-nous publicitaire?

Rien de tout cela! Roger Leloup, entraîné sur la pente savonneuse du dessin et de la technique, a découvert très tôt et s'est pris à goûter ce vice avilissant et innommable pour l'époque: la bande dessinée. **Mickey, Bravo, Bimbo, Flash Gordon l'Intrépide** (dit **Guy l'Éclair**), le roi **Akor**, **Le Rayon U**, **Elle Noire**, **Tarawa**, mais aussi **Science et Vie**, **Adler**, Jules Verne, Wells, Jean Ray et Balzac. Leloup se place sous le signe de l'image. Sa voie est tracée: il sera dessinateur.

1950, c'est la rencontre avec Jacques Martin. Après un service militaire effectué dans les blindés, Roger Leloup, désormais perverti par le phylactère, entame sa carrière dans les chromos de la série **Voir et Savoir**.

Février 1953 le voit entrer dans le Studio Hergé. Les jalons se mettent en place: les avions de **Elle Noire**, la gare de Nyons dans **L'Affaire Tournesol**, les chaises roulantes dans **Les Bijoux de la Castafiore**, le jet Carreidas de **Vol 714 pour Sydney**, parallèlement à la réalisation pleine d'ors, de bruit et de fureur, des décors d'**Alix**.

Le stade suivant, c'est la rencontre avec Francis Bertrand, Monsieur **Ford T**, et l'adoption d'un style proche de celui de Peyo. Viennent ensuite les premiers contacts avec le journal Spirou, la participation à la conception de **Jacky et Célestin**, la collaboration avec Peyo, puis Tillieux, quatre pages de **Schtroumpfs**, la création de **Vic et Pol**, en compagnie desquels apparaît pour la première fois la semillante et séduisante Yoko Tsuno, dans un rôle secondaire encore.

Lorsque, au début de 1970, Roger Leloup décide d'enfin voler de ses propres ailes et quitte le Studio Hergé, la bande dessinée gagne un nouvel auteur. Avec la création du trio de l'étrange, Yoko Tsuno devient une héroïne à part entière. A star is born. Mais cela, c'est une autre histoire, celle que racontent à ce jour huit albums passionnants.

# ENTRETIEN AVEC GOOSSENS

*Vous êtes venu très tôt à la bande dessinée, je crois.*

Je fais de la bande dessinée depuis que, vers 12 ans, j'ai eu l'idée de dessiner des petites histoires sur un cahier de brouillon. Tout a commencé à partir de ce jour : j'ai fait la synthèse de mon envie d'inventer des histoires et de mon goût pour le dessin. Ce goût pour le dessin, je l'avais depuis longtemps ; je décalquais des couvertures de **Mickey**. De **Mickey**, je suis passé à la lecture de **Spirou**. C'est peut-être le fait de lire « Sandy et Hoppy » qui m'a donné envie de faire de la bande dessinée. Ça m'a servi, car à ce moment, je n'avais pas de grandes ambitions en dessin, je ne travaillais presque pas mes personnages, je les simplifiais autant que possible ; j'en dessinais beaucoup dans toutes les attitudes et j'ai eu, de ce fait, une formation plus bande dessinée qu'académique. A force de traîner mes planches un peu partout, j'ai fini par publier mes premiers dessins dans un journal scolaire de Tahiti vers 70-71.

A Tahiti, mes dessins avaient été très appréciés par un professeur de dessin, et en arrivant en France, j'étais persuadé que j'arriverais très facilement à passer mes bandes. Un type toujours à Tahiti, m'avait proposé de me présenter à des gens de **Pilote** et je me souviens lui avoir répondu : « Oui, mais je suis obligé d'aller au bahut, je n'aurai pas le temps de leur faire des planches ». Lorsque je suis arrivé ici, j'ai eu du mal à trouver du travail. J'ai réussi à placer quelques dessins chez les scouts de France. Ensuite, j'ai eu une traversée du désert ; c'est à ce moment que je suis allé à l'université de Vincennes où j'ai fait connaissance avec l'informatique. L'informatique a son langage ; au début je considérais avec un certain ahurissement les propos tenus par mon professeur. Je me disais, « il est fou », et maintenant que j'ai assimilé le langage informatique, je me rends compte qu'il n'était pas fou du tout, mais qu'il avait raison. Dans tous les domaines où il faut beaucoup de temps pour se spécialiser, le néophyte a souvent tendance à croire que les spécialistes délirent constamment. A présent que j'ai cinq années d'informatique derrière moi, je m'aperçois que je parle comme ce professeur.

Donc, je n'arrivais pas à placer mes planches. Ça n'allait pas, parce que je m'adressais directement aux journaux et que c'est exactement ce qu'il faut éviter de faire. J'aimais bien ce que dessinait Mézière, et je suis allé le voir, mon carton à dessin sous le bras. C'est un des rares dessinateurs qui habitent Paris et de plus,



Photo Jean Léturgie

c'est un des rares dont j'avais l'adresse. Mézière m'a accueilli très gentiment, il a regardé mes dessins, m'a dit qu'il aimait bien mais que ce n'était pas tout à fait ça, qu'il y avait un fonds. Il a appelé Guy Vidal, et quelques mois plus tard, j'ai publié mes planches dans **Pilote**. Ça a été assez rapide, somme toute.

*De **Pilote**, vous êtes passé à **Fluide Glacial***

J'ai publié une première planche dans **Pilote** au mois de septembre, une seconde en novembre et j'ai reçu ce même mois une lettre de Gotlib me demandant de travailler pour lui. Il semble que ma première bande l'ait intéressé. J'ai donc travaillé pour **Fluide**, et comme Gotlib souhaitait que je fasse des planches régulièrement pour son journal et que d'autre part je continuais à faire de l'informatique, j'ai dû arrêter ma production dans **Pilote**.

*Vous ne travaillez qu'à un rythme de quatre ou cinq pages par mois en somme !*

C'est grosso modo ma production, mais ça dépend des moments. Ce mois-ci par exemple j'ai fourni un peu plus : je réalise quelques pages pour « **A Suivre** ». Ça fait cinq pages à ajouter à celles de **Fluide**. C'est peu, et je le sais, mais je ne pense pas que je pourrais dessiner plus de dix planches par mois... si je veux continuer à faire de l'informatique. Ceci dit cela dépend de la difficulté qu'offrent les planches. Il m'arrive de dessiner vite.

*Délaisser l'informatique vous gênerait ?*

Ça n'ennuierait. En réalité, je ne fais pas vraiment de l'informatique. Je l'utilise comme d'autres utilisent un journal. Je ne suis pas technicien, ce n'est pas moi qui élabore la machine. On trouve dans l'infor-

matique la même séparation qui existe en bande dessinée, c'est-à-dire qu'en B.D., le dessinateur n'a rien à voir avec la maquette, l'impression, etc... J'utilise l'ordinateur pour pouvoir construire des systèmes plus complexes que ceux qu'utilise ma pensée. Lorsque vous pensez, vous finissez par avoir des habitudes, des manières de penser toutes faites, vous tournez en rond, vous stagnez, vous cessez d'évoluer. Grâce à l'ordinateur, je peux emmagasiner de multiples informations et lorsque je réfléchis à un problème, j'ai une sorte de mémoire en plus à ma disposition. Je peux ainsi manier des choses plus complexes.

*En utilisant ainsi l'ordinateur, vous avez, je pense un but précis ?*

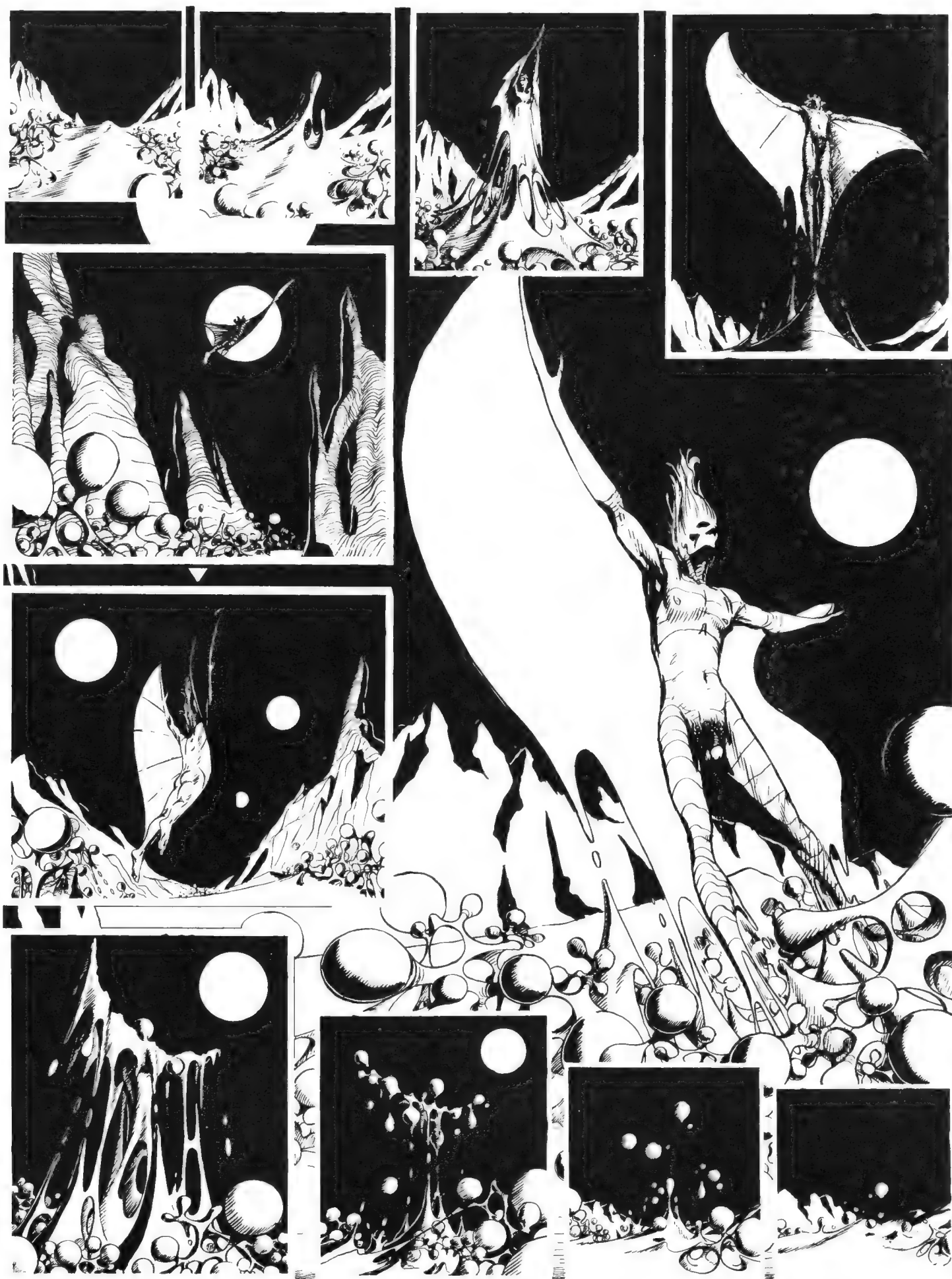
Par certaines voies, j'en suis venu à m'intéresser au fonctionnement de l'esprit. Nous avons tous des idées plus ou moins précises sur la façon dont nous fonctionnons, une certaine vision des besoins que nous éprouvons, bref une idée floue ou pas sur ce que nous sommes. Par exemple, je peux me demander pourquoi je fais de la bande dessinée.

*Oui, au fait pourquoi ?*

J'imagine que c'est un besoin que j'ai d'être apprécié – je l'appelle ainsi, mais c'est plus complexe – Je dessine très certainement en fonction de ce besoin.

*Vous êtes mégalomane en quelque sorte ?*

Si vous parlez de mégalomanie d'une manière non péjorative, je suis effectivement mégalomane, mais qui ne l'est pas ? Je trouve vain de penser à la mégalomanie d'une manière négative et d'envisager un seul instant de s'en guérir. C'est comme si



on voulait vivre sans boîte crânienne, sans cerveau... Ce que je fais dans le domaine de l'informatique répond aux mêmes besoins que la B.D. Les milieux sont d'ailleurs similaires. Il existe des fans de part et d'autre.

#### *Ça fait très sérieux l'ordinateur !*

Oui, ça fait très sérieux. On se dit : « Goossens, il est complètement mégalo avec sa bande dessinée, mais il fait de l'informatique (ton admiratif) ». En fait c'est la même chose. J'élaboré des programmes et un programme, c'est une sorte de bande dessinée. L'objet n'est pas le même. Lorsque je trouve quelque chose d'original qui correspond à ce que je tiens pour vrai dans le domaine de l'esprit, je suis heureux. Nous connaissons fort peu de choses de l'esprit. On ne perçoit que des formes d'esprit assez terre à terre. Par exemple la compréhension : on vous raconte une histoire, vous formez une scène mentale, puis vous vous posez des questions. C'est un processus simple.

#### *Et la bande dessinée dans tout ça ?*

Bien que cela puisse paraître idiot, je fais de l'informatique grâce à la bande dessinée, et non le contraire. Comme je vous l'ai dit, tous deux répondent au même besoin. Si je n'avais fait ni l'un, ni l'autre dans la voie que j'aurais choisie, j'aurais de toutes façons été mu par ce besoin d'être apprécié. Ce besoin se manifeste par des impressions style moutarde qui monte au nez lorsque j'ai le sentiment d'avoir réalisé quelque chose de génial.

#### *Ce besoin d'être apprécié vous pousse peut-être à faire les choses en fonction des autres et non en fonction de vous ?*

C'est vrai et c'est faux en même tant. C'est faux parce que je dessine en fonction de moi, et c'est vrai parce que ce moi, c'est un tas de gens intériorisés. Si je ne m'étais jamais analysé, je vous répondrais aujourd'hui : je fais de la bande dessinée pour moi, je ne tiens pas compte de ce que disent les autres. Ils aiment ou n'aiment pas mes bandes, mais de toutes façons je continuerai. Je raconte des histoires qui sont parfois très ésotériques, mais j'ai le sentiment de répondre à quelque chose. Je me demande pourquoi on se dirige spécialement vers la subtilité. A l'heure actuelle, plus une bande dessinée est subtile plus elle est appréciée. On trouve Faizan peu raffiné, trop grossier... On aime Brétecher qui est plus subtile... On pourrait faire des choses de plus en plus bête, pourquoi pas ? On peut même se demander pourquoi on ne peut se débarrasser de tout intellectualisme et mettre des gros coups de crayon sur le papier.

#### *Ce serait aller à contre sens de l'évolution humaine.*

Ce que je veux dire, c'est que cette évolution de l'esprit ne doit pas correspondre à un besoin inné de devenir intelligent. On pourrait penser qu'elle est due au fait que l'homme ne veut pas se ravalier au

rang de la bête, mais pas du tout ! Je crois que c'est toujours ce besoin d'être apprécié qui fait qu'on évolue. Pourquoi l'homme ne peut-il se contenter d'avoir chaud, de bien se nourrir et de baiser ? Lorsque j'étais au lycée, j'avais aussi des idées philosophiques sur telle ou telle chose. J'avais telle idée qui correspondait à telle expérience et je pensais telle chose qui restait floue et j'en étais fermement convaincu. Maintenant c'est toujours flou, mais je suis de moins en moins convaincu. Par exemple à un moment, je pensais que toute la pensée se faisait en mots. Je m'observais et je me disais, c'est vrai lorsque je pense c'est toujours en mots. Si on veut étudier la pensée, autant étudier les mots, c'est suffisant. Je me rends compte que ce n'est pas ça du tout. Ce que je veux montrer par là, c'est que tant qu'on n'a que la pensée, on est un peu faignant. On a eu une expérience, qui a suggéré telle chose et on ne pense qu'en fonction de ce qu'on a vécu. La pensée se développe de façon furtive dans deux ou trois prises de conscience car on a la paresse de chercher plus loin.

#### *Vous vous réfugiez dans l'informatique comme d'autres se réfugient dans la religion ou la philosophie.*

Oui, quoique je n'aime pas l'idée de refuge. Je crois que l'informatique est dans un certain sens moins malhonnête que la philosophie toute seule. Ce que je mets dans mon programme, est ce que j'arrive à rendre conscient dans mes idées. Le résultat est toujours un peu pauvre ; on a l'impression d'être très fort au fond de soi, mais lorsqu'il s'agit d'extérioriser ce que l'on pense, on s'aperçoit qu'on reste très limité. Au bout de deux ou trois ans de cure informatique, on commence à se voir sous son vrai jour. On se rend très bien compte de ses limites, que le cerveau ne peut tout penser. Je veux dire par là qu'on peut faire beaucoup de choses avec notre cerveau, mais pas sur le moment. Si on veut le développer ça prend du temps. Si vous avez tenu un journal lorsque vous aviez douze ou treize ans et que vous le relisez aujourd'hui, vous vous apercevrez qu'il y a un blocage au niveau du raisonnement. On a l'impression de voir une espèce de thermostat qui ne pourrait pas faire plus que ce pour quoi il est réglé. On se trouve en face d'un système amoindri, borné. Si dans cinq ans je me regarde de la même façon, je me verrai avec les mêmes bornes. Je ne me fais pas d'illusions, et le fait d'extérioriser tout ce que j'ai l'impression de savoir dans un programme informatique me donne très précisément conscience de ce qui est flou dans mes idées, de ce que je me cache volontairement ou non.

#### *Et dans vos dessins, qu'extériorisez vous ?*

L'informatique n'est pas un moyen d'expression suffisant. Je peux être très honnête et y extérioriser ce qui est très conscient chez moi, mais il y a certaines choses qui sont difficiles à rendre formelles, à traduire en langage d'ordinateur.

Lorsque j'anime mes personnages de telle ou telle manière, ce n'est pas vraiment au hasard. Ce n'est pas vraiment intelligent non plus, c'est-à-dire que je ne me dis pas de façon intellectuelle : « Là, je vais essayer de traduire telle idée philosophique, et pour la traduire, je vais mettre en scène un personnage de tel milieu qui dira telle chose, etc... ». Les gens qui le font consciemment obtiennent souvent des résultats très médiocres. Je préfère accorder ma confiance au feeling. Il est certain que si je fais agir mes personnages de telle manière ce n'est pas gratuit, mais ce n'est pas conscient non plus. Un dessinateur ne fait pas n'importe quoi en bande dessinée, même si sa démarche est spontanée. Il évitera certaines situations sans savoir pourquoi. Je le fais et j'en suis conscient. Par exemple il m'est arrivé de trouver des gags que je n'ai pas dessinés bien qu'ils aient été drôles parce que je sentais qu'ils ne me convenaient pas. Par contre, je dessine des choses que je trouve drôles mais qui ne font certainement pas rire grand monde. Une bande dessinée traduit les façons de juger d'un dessinateur aussi bien que ses valeurs internes.

#### *Avez vous subi des influences ?*

Tout le monde, à ses débuts prend modèle sur ce qui existe déjà. Lorsque j'ai commencé à faire de la B.D., je faisais des histoires style Spirou, des cow-boys, des indiens... J'étais très impressionné par le dessin de Franquin — en 65, 66 — à l'époque où il faisait déjà des Gastons extraordinaires. Puis est venu Giraud avec Blueberry, et très curieusement Poïvet. Je lisais Spirou à cette époque et je suis tombé sur une page de publicité où il y avait un dessin de Poïvet. (C'était un dessin des Pionniers de l'espérance et j'ai acheté Pif uniquement pour Poïvet). J'ai découvert Gillon par la suite. Pour l'instant ma préférence va à Moebius. A cette liste de dessinateurs, il faut ajouter Alexis que je trouve superbe. Je crois qu'il aurait suffi qu'il arrête de tant travailler et qu'il soigne un peu ses mises en pages pour réaliser quelque chose de fantastique. Il dessinait extraordinairement bien ses gueules...

#### *Ne trouvez-vous pas que le dessin de Gillon manque un peu de vie ?*

C'est en partie vrai, mais je trouve dur de boudier Gillon uniquement pour cela. A ce moment, Alexis manque de décors, Moebius n'a pas des têtes aussi géniales qu'Alexis. Quand un type a les qualités de Gillon pour dessiner les plis de vêtements, les drapés, les attitudes des personnages, on se doit de le prendre en considération. Il faut le reconnaître pour ça !

#### *Vous n'avez pas subi l'influence d'Hergé ?*

Chaque fois que j'ai lu un « Tintin », j'y ai toujours pris un énorme plaisir. C'est une des rares B.D. où j'éprouve du plaisir à lire les histoires. E Du point de vue dessin, Hergé ne m'étonne pas tellement. Je ne déprécie pas le graphisme d'Hergé, mais ce qui est intéressant dans un « Tintin », c'est avant tout l'histoire.

**L' ARNAQUE** DU COSMOS SANS FOND OÙ RÉGNE  
LE GRAND **AROTH**, MAÎTRE DES  
EAUX, DES TERRES, DES MERS, DES CIEUX, DU VENT, DES ÉTOILES, ET DU COSMOS, SURGIT  
SOUDAIN L'OMBRE INFERNALE DE **RAGNAR** LE SOLITAIRE ACCOMPAGNÉ DE SON  
FIDÈLE COMPAGNON **KAPOK** LE SEULABRE LUI AUSSI

EAUX, DES TERRES, DES MERS, DES CIEUX, DU VENT, DES ÉTOILES, ET DU COSMOS, SURGIT  
 SOUDAIN L'OMBRE INFERNALE DE **RAGNAR** LE SOLITAIRE ACCOMPAGNÉ DE SON  
 FIDÈLE COMPAGNON **KAPOK** LE SEULABRE LUI AUSSI.



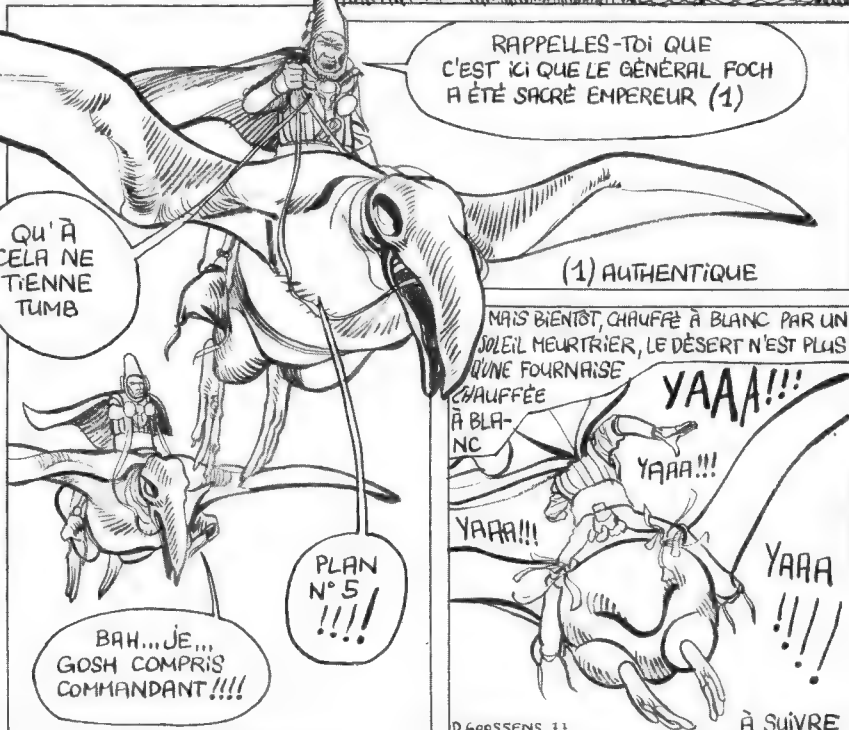
HEY  
COMMANDANT  
JE CROIS QUE  
LE TEMPS  
SE GÂTE

POUAFH!...  
JE... OH  
MAIS...  
HELL!!!!



GOSH  
TUMB' VOIS-TU  
CE QUE JE  
VOIS  
?!?!  
SOUQUEZ  
FERME, LES  
GARS

DAMN...  
JE...GEE...  
MAZETTE  
COMMANDANT  
QUELLE CARROS-  
SERIE  
!!!!



HEM J'AI  
L'IMPRESSION TUMB'  
QUE LE MONSIEUR  
LA-HAUT LE VOIT  
D'UN AUTRE  
OEIL !!!!

RAPPELLES-TOI QUE  
C'EST ICI QUE LE GÉNÉRAL FOCH  
A ÉTÉ SACRÉ EMPEREUR (1)

(1) AUTHENTIQUE

MAIS BIENTÔT, CHAUFFÉ À BLANC PAR UN SOLEIL MEURTRIER, LE DÉSERT N'EST PLUS QU'UNE FOURNAISE.

YAAA!!!

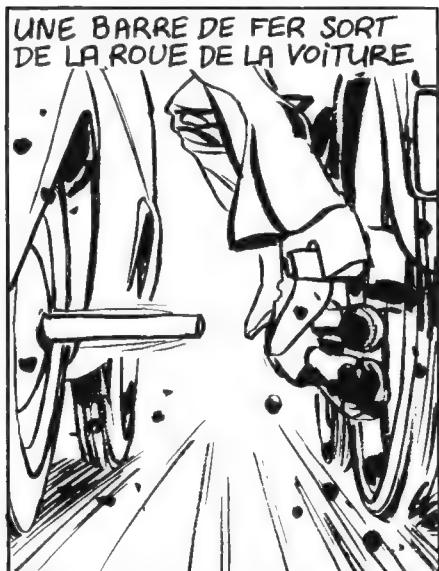
YAAA!!!

YARR!!

УААА

## SUIVRE

D. GOOSSENS 11



« Les aventures de Mic et Mac contre Globu le Rouge » - Série comique

*Vous travaillez pour « pendant ce temps à Landerneau » dans un tout autre ordre d'idée que pour Fluide Glacial.*

Ce travail est un peu particulier dans la mesure où c'est Delporte qui m'a donné le thème. Les gags que j'ai faits sont fonctionnels, et ne traduisent en rien un état intérieur, ne confondons pas ! C'est une expérience qui est intéressante, mais dure. Trouver des gags sur un thème donné ce n'est pas évident. Je l'avais fait auparavant pour les scouts de France... Il est certain qu'on évolue grâce à ce genre d'expériences.

*Vous êtes toujours votre propre scénariste ?*

Oui, pour le moment. Gotlib a confiance en ce que je fais (tout au moins j'en ai l'impression) et me laisse donc dessiner mes histoires.

*A quand l'album ?*

Pas pour tout de suite. Il faut que je fasse une série avec un thème unificateur. Je n'y connais pas grand chose en politique d'albums mais il me semble vain d'en faire un avec des petites histoires mises bout à bout sans unité aucune.

*Pourquoi ne pas dessiner d'histoires plus longues ?*

Je ne sais pas. Je n'y pense pas a priori. Il est certain que dessiner des petites histoires pose nombre de problèmes. Au niveau de la documentation par exemple. Chaque fois, je suis obligé de chercher de nouveaux personnages, de faire des croquis, de me documenter sur les décors, etc... Ces problèmes ne se posent pas avec une histoire en quarante quatre pages et moins encore avec une série. Le personnage est créé une bonne fois pour toute et il est facile de déterminer le ou les lieux où l'histoire doit se dérouler et d'en chercher la documentation en une journée, voire deux. Par exemple si je dessine un métro, je ne peux l'inventer. Il faut qu'il soit réel. Je suis donc obligé d'aller sur place et

comme je n'ai pas d'appareil photo, de prendre des croquis sur le terrain. Un métro ne restant que quelques secondes à quai, vous imaginez la facilité et la rapidité pour réunir la documentation nécessaire... Il y a bien sûr la documentation qu'on peut glaner au hasard des revues mais il manque toujours quelque chose. Pour le style de bande dessinée que je réalise, j'ai besoin d'objets très hétéroclites. Pour en revenir au problème des histoires plus longues, je vais commencer dans Fluide une histoire en vue de l'album, mais qui sera scindée en petits chapitres qui formeront chacun une histoire complète. Il y aura un personnage central qui assurera la liaison entre les épisodes.

*Que pensez-vous de la prolifération des mensuels de bandes dessinées par rapport aux hebdomadaires ?*

La bande dessinée a un public qui est très restreint, et ça a deux effets. Cela empêche d'abord le nombre de créateurs d'augmenter, et d'autre part le nombre de journaux de s'étendre. Je sais qu'il y a un grand nombre de dessinateurs, mais comparé par exemple au nombre de gens qui font de la musique, c'est ridicule. Je suppose qu'il doit y avoir 50 % des gens qui ont un jour touché une guitare et joué dans les M.J.C. Autour de moi tout le monde touche à la musique. Cabannes joue de la guitare, Léandry joue de la guitare, Binet joue du piano dans les églises...

*Je crois que tout le monde touche un peu au dessin et qu'en abordant le côté professionnel la sélection se fait dans le même ordre d'idée que pour la musique.*

Je veux dire que dès l'âge de quatre ans, les gens touchent à la musique et que ces gens, arrivant à vingt ans avec une super technique ont moins de mal à s'intégrer. En bande dessinée, le public étant restreint on en parle peu et la motivation chez les jeunes est moins grande. Quand on fait de la bande dessinée, on finit pas s'en-

nuyer à la longue. Vous faites vos dessins, vous êtes toujours là penché sur votre table, tout seul finalement. En musique, il y a le contact avec le public, la possibilité de former un groupe...

*Dessiner donne quand même une certaine liberté.*

Oui, bien sûr et entre autre la liberté de disposer de son temps comme on l'entend. Ceci dit je continue de penser que s'il y a si peu de créateurs, c'est dû au peu de gens qui s'intéressent à la B.D.

*La B.D. prend de plus en plus d'importance et on ne peut espérer du jour au lendemain la voir reconnue à l'échelon universel.*

C'est vrai, et il est certain qu'avec un mensuel on reste enfermé dans un petit ghetto. Il y a aussi un côté ennuyeux à tomber dans le style journaux étudiés pour un certain public. Le côté « marchandising » me gêne. Des journaux comme **Salut**, **Hit magazine** ont des coulisses angoissantes au possible. Les gens de la rédaction sont là pour trouver le truc qui va faire vendre. Je suppose que Gotlib sait très bien que ce n'est pas le bon moyen commercialement parlant de rester en ghetto dans un mensuel, mais son souci est avant tout de passer ce qui lui plait et non ce qui pourrait faire du pognon à tout prix. Un journal pose aussi des problèmes d'emploi du temps. Gotlib par exemple à de moins en moins de temps pour dessiner. Ce qui me semble le plus dur dans un journal, c'est de passer les dessinateurs qu'on souhaite voir travailler pour ce journal, car bien souvent ils sont occupés ailleurs. Chaque journal a son équipe et il est difficile d'en détourner un dessinateur.

*Propos recueillis le 9 novembre 78 par Jean Léturgie.*

**LA SAISON  
DES PRIX...**



24f



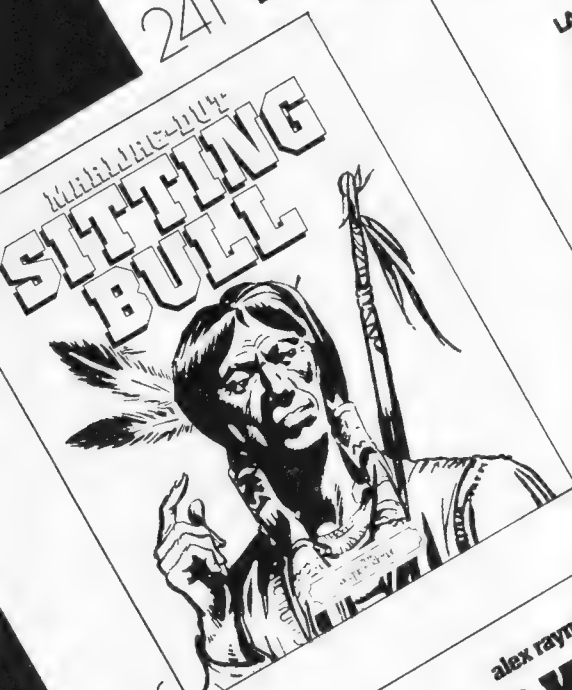
24f

éditions  
jacques glénat  
**CATALOGUE 79**

6 rue lt chanaron  
38000 grenoble  
87 37 58



24f



49f



24f



49f



20f



20f



20f



20f

# LE NUMA- NUMA

## FRAPPEUR

– A propos de B.D. nouvelle formule, et malgré le « conseil artistique » de Tardi, il faut bien dire que ce journ... pardon, ce saucisson a de sérieux problèmes de contenu. Prenons le N° 52, tout juste paru au moment où j'écris ces lignes. On y reprend, en 6 pages, le début d'un feuilleton de Wolinski tiré du vieux HARA KIRI, plus une autre page issue du même canard (la p. 19) ; on programme 6 pages de rédactionnel bouche-trou, d'intérêt assez bas ; on affiche des « noms » mais Gillon et Pichard sont en l'occurrence très en-dessous de leur moyenne ; on fait du remplissage avec Depralon, un « jeune » que j'ai connu en meilleure forme dans LE CANARD SAUVAGE, et on lui massacre en outre ses 8 pages par des couleurs merdiquement imprimées... Bref, pour 5 F par semaine, c'est plutôt indigent et ça frise même vaguement l'escroquerie. S'il n'y avait Barbe, Caro, Hugot et Schlingo – soit TROIS PAGES ET DEMIE en tout – ce serait le naufrage !

– Tiens ! Filippini et Moliterni doivent être réconciliés ; sinon, je m'explique mal pourquoi, dans le précédent N° de SCHTROUMPFANZINE, le premier nommé passe une telle pommade aux scénarios notoirement médiocres du second. Filippini/Moliterni : une histoire d'amour à rebondissements ! Toute la vérité en feuilleton dans SCHTROUMPFANZINE !

– Les prix pratiqués par Michel Deligne se maintiennent à la proximité du haut vol. Un petit tirage ne les justifie nullement. Avec des moyens aussi artisanaux, Distrib.D. propose des petits tirages, tout en couleurs de surcroît, pour un prix nettement plus honnête (cf. Le **Wapi** de Cuvelier).

– Fichu vedettariat ! Dans le sommaire du N° 9 de AH NANA, Victoria Thérame – de CHARLIE HEBDO, s'il vous plaît ! – a son nom écrit en plus gros que celui des autres rédactrices. On se croirait à JOURS DE FRANCE, mes chéries... Au fait, qui est donc Mme Thérame ?

– J'ai le grand plaisir de lire HARA KIRI depuis sa fondation. Or, récemment, j'y ai vu quelque chose qui m'a donné froid dans le dos et qui ne ressemble pas au style de la maison. C'est dans le pavé rédactionnel : « Fondateurs : François Cavanaugh, Georges Bernier/Directeur de la publication : Georges Bernier/Rédacteur en chef : Gébé/etc... » Bon, rien que de très innocent, à première vue. Mais si tu regardes de plus près, tu es choqué par la première phrase, que n'eût point désavouée LE FIGARO (« Fondateur : Pierre Brisson »). Alors, on a peur de ne pas être

considéré comme des pionniers ? Outre que c'est petit-bourgeoisement prétentieux et en fait inutile, c'est également inexact, puisque Fred devrait figurer sous cette rubrique avec les deux autres, à moins que je ne me gourre, auquel cas je présente un kilo d'excuses à MM. les Fondateurs du FIGARO...

– Je trouve qu'**Achille Talon** s'est banalisé en virant aux histoires à suivre. Je l'ai écrit à Greg ; il m'a aimablement répondu que, banalisé peut-être, mais certainement grimpé quant au tirage, et que le succès populaire console de la déception d'une poignée d'esthètes-critiques. Le plus fort de l'affaire, c'est qu'il a raison !

– Ce qui m'a toujours fasciné, dans le « petit monde » de la B.D., c'est la facilité et l'impunité avec lesquelles les auteurs copient les uns sur les autres, se piquent leurs trucs, vont jusqu'à décalquer proprement. L'exemple Seron/Franquin ne cesse de me faire réfléchir depuis pas mal d'années ; et il y en a cent autres du même style. Est-ce par ce signe que l'on peut justifier la médiocrité générale dudit « petit monde » ? Allez reprocher, après cela, aux « critiques » de pomper les uns sur les autres, alors que les « artistes » eux-mêmes donnent l'exemple !

– Toutes mes félicitations à Yves Frémion qui siège désormais dans les jurys décerneurs de médailles en chocolat, aux côtés de l'éminent spécialiste Henri Filippini (cf. le Prix Avant-Garde). Maintenant que les papes crèvent en série à Rome, le dernier trône qui lui manquait tend les bras à notre trépidant confrère. Et je me suis laissé dire que l'Académie Française dispose d'un fauteuil, libéré par l'éviction de Jean-Edern Hallier.

– A propos du Prix Avant-Garde : alignez d'un côté la liste des membres du jury, et de l'autre celle des élus, vous rirez un peu !

– J'adresse ici un hommage ému à mon prédécesseur Milsabor qui m'a permis de reprendre le flambeau qu'il tenait si haut dans le défunt BD 70 (il ne m'a quand même pas autorisé à réutiliser son pseudo). Un salut amical aussi à mon confrère Numa Sadoul, pour son JOURNAL OFFICIEUX, le plus clandestin et le plus privé des fanzines hors-commerce, lequel fanzine remercie son grand ancêtre, L'OS A MOELLE, d'avoir existé.

## LE NUMA- NUMA FRAPPEUR (suite)

Bonjour, c'est moi.

Colère d'un certain Michel Deligne, qui se dit éditeur de bédés. Colère contre, en bloc, toute l'équipe de **Schtroumpfanzine** (même ceux qui n'y sont pour rien), à propos de quelques saines vérités qui lui ont été assénées ici-même. Bon. Il serait trop facile de polémiquer sans fin, et surtout de se foutre à bon compte du sieur Deligne, de ses cent-cinquante fautes de français par phrase ou de son style de chromosomique quelque peu mongo-

lien sur les bords. Moi, je n'ai rien compris à sa colère, et de toute façon, c'est sans importance. La polémique est vulgaire par essence, mais surtout lorsqu'elle s'avère capable de mettre en évidence la trop grande faiblesse de l'un des polémiques... A propos, savez-vous (une fois) la dernière ? Paul et Mickey sont dans un bateau, Paul-Emile Victor, Paul et Nic sont au pôle, Poe et Millau sont en gâteau, Paulet nique Victoire, Poule et pic-nique et colégram, Poil au Virginie !

Bon. Soyons sérieux, une fois. Le N° 500 de **Pif** fut un pétard mouillé avec en vedette, une vieille R.A.B. archi-connue de Gotlib et une pitrerie lamentable de la girouette Wolinski en train de lécher le cul du gadget. Ah ! oui, j'allais oublier l'arrivée de Lucky Luke dans le même numéro. Ouais. Voilà qui demande à être examiné plus attentivement. Bon. Lucky Luke, dans LA BALLADE DES DALTON, adaptation du film fraîchement sorti. Cela paraît en trois épisodes dans **Pif** n°s 500 à 502, fin octobre. Au même moment, **Spirou** annonce pour bientôt le retour de Lucky Luke dans ses pages. D'ailleurs, début novembre 78, ce journal commence la publication, « en exclusivité » (sic !), de LA BALLADE DES DALTON, oui, celle-là même que l'on vient de lire dans **Pif** ! Et ce n'est pas tout, tenez-vous bien : entre la publication dans **Pif** et celle dans **Spirou**, un troisième larron, Dargaud Editeur sortait l'album de l'histoire ; non pas un album, du reste, mais DEUX (2) EN MEME TEMPS : le grand cartonné normal (récit avec images du film) et le petit 16/22 (la bande dont je parle)... Qu'est-ce que c'est que cette salade ? De qui se moque-t-on ? A qui le crime profite-t-il ? Combien ça rapporte ? Fin – provisoire ? – du fameux feuilleton : JE PRENDS LE PUBLIC POUR UN GOGO ET J'AI RAISON PUISQU'IL CRACHE LES GROS SOUS QUI ME FONT DU BIEN AU TEINT. A ce qu'il paraît, LA BALLADE doit encore paraître dans **Tintin**, **Schtroumpfanzine**, **Le chasseur français**, **Science et vie**, **Hara Kiri**, **Rock hebdo** et l'**Almanach Vermot**...

Bon, c'est pas tout ça, de quoi me restait-il à vous causer ? Ah ! oui. Le zine **Haga**, honorable au demeurant, qui passe son temps, dans ses pages ou par le biais d'un « Salon de la B.D. », à décerner des prix bidons aux gens les plus médiocres ou les plus frelatés de la profession, aux laissés pour compte des « Salons » concurrents, aux pleureurs de médailles, aux véreux, aux braves petits camarades, aux sans-avenir, aux magouilleux, aux déjà-finis. Et ce, avec beaucoup de sérieux, si vous voyez le genre. Mais le gag ne s'arrête pas là. Dans le zine **Haga**, excellent au demeurant, les critiques/comptes-rendus battent sans conteste le record de la pommade et de la satisfaction générale. J'exagère à peine : il n'y a pas une mauvaise critique là-dedans, depuis que le zine existe ! Tout le monde il est beau, toute le monde il est talentueux et sympathique ! En fait, il y a bien eu au moins une ou deux notices négatives dans **Haga**, voici quelques années déjà ; j'en

témoigne volontiers, car elles concernaient mes livres à moi, pauvres chers petits rejetons de mon cœur...

Bon. Triste de voir que les rares bonnes bandes de « B.D. » désertent ce journal en baisse constante. LE GOULAG, parti, dieu sait pourquoi, dans *Charlie Hebdo*. L'AGENCE DUGENOUX, par Jgwal et Mako, tout simplement éliminée (sans doute trop bon pour le journal, ferait du tort aux autres bandes)... Où va B.D. ? Où va la B.D. ? Bon, assez philosophé. A propos de philosophie, parlons des petites citations « culturelles » qui servent d'exergues aux fascicules d'Elvifrance. J'ai naguère écrit combien je trouvais ça chouette. Depuis, le choix de ces petites phrases s'est considérablement réduit, au point que, depuis des mois et des mois, ce sont toujours les trois ou quatre mêmes citations qui reviennent en permanence. Alors, E.F., on ne lit plus ses classiques ? Bon. Comme je n'ai plus rien à dire aujourd'hui (de génial, bien sûr), j'arrête ici de frapper. Mais, ne vous frappez pas, je reviendrai ! Au revoir, c'était moi.

Le Numa-Numa Frappeur

## L'HIVER DES CHEVAUX

Une aventure de Buddy Longway

C'est vrai que ça se lit vite, surtout maintenant que l'on connaît le code Derib. Mais n'est-ce pas à la seconde lecture que se trouve le plaisir dans un album de ce type ?

Le plaisir de se perdre et de se retrouver dans ces montages et ces emboîtements d'images, est-ce seulement jubilation ratiocinatoire (traduction plus noble du vulgaire : enculer les mouches) ? En revenant sur ces planches si transparentes, il y a le plaisir de se faire chacun son petit cinéma.

Les pages du début par exemple (pp. 4-5) qui peuvent avoir fait tiquer à la première lecture : comment un vieux trappeur comme Buddy a-t-il pu laisser arriver l'indien sans s'apercevoir de son approche ? Je sais bien que la neige amortit les bruits, et encore je demande à entendre... Mais l'explication, la page 4 nous la fournit, avec son montage parallèle, d'un côté l'indien qui se rapproche sur un fond découpé en triptyque, de l'autre Chinook discutant avec Kathleen. Car à y regarder la deuxième fois, on s'aperçoit que l'un est vu « du dehors » de l'histoire, les deux autres « du dedans » : la mère et la fille, c'est avec les yeux de Buddy et de Jérémie que nous les voyons en réalité... et ça explique que les deux hommes, accaparés par l'amusant entretien, se soient laissés surprendre. Et plus loin, cette page d'images « en abymes », comme diraient nos sémiologues distingués : les images où Buddy raconte à la fillette ce que doivent faire les absents entourent celle où l'on voit le feu de camp, avec Daim Rapide qui veille ; mais à l'intérieur de cette dernière image, nous retrouvons une nouvelle image de Buddy : comme si l'indien, lui aussi, pour se tenir éveillé, se demandait ce que fait au même moment son visage pâle de beau-frère. Et à partir du moment où je me retrouve dans la tête d'un indien, seul le Grand Manitou sait jusqu'où ça peut m'entraîner : la nuit est longue !

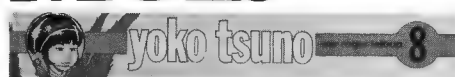
Pas mal non plus le haut de la page 12, mais allez-y donc voir !

A part ça, c'est entendu, les chevaux Dixit Glenn Ford, sont les bêtes animaux du monde, on le sait depuis *Cow-boy*.

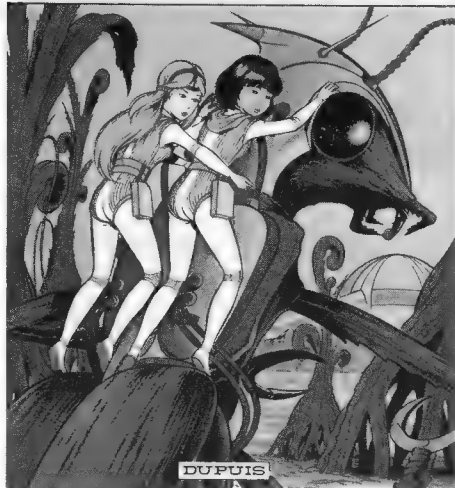
Si Derib aime tant les chevaux, ça le regarde, docteur Freud, et ça nous vaut quand même un bel album !

Antoine Roux

# LES ALBUMS DU MOIS



## les titans



## LES TITANS

(Roger Leloup)

Nous retournons avec Yoko Tsuno, Vic et Pol sur Vinéa. Vinéa qui a bien changé depuis le dernier séjour de nos trois héros, pose à ses habitants un problème d'ordre biologique. Au milieu d'une région marécageuse, Yoko et ses amis, découvrent l'existence d'insectes géants venus d'une autre planète : Les Titans. Cette histoire pourrait paraître totalement invraisemblable, si elle n'était menée et dessinée de main de maître. Aucune faille dans le scénario, aucune incréibilité dans le dessin. Cités grandioses, foyers solaires, insectes géants, même s'ils tiennent de la fiction, sont traités avec une telle conviction et un tel souci du détail qu'ils ne peuvent être que vrais. C'est ici que se situe tout le charme des aventures de Yoko Tsuno. Elle peut passer de la réalité à la science-fiction sans jamais que le lecteur ne mette en doute la véracité des aventures qui lui incombent. Les Titans viennent confirmer cette évidente assertion, et montrent qu'au fil des épisodes Leloup maîtrise de mieux en mieux son sujet. A chaque nouvelle aventure de Yoko, on a envie de dire : C'est la meilleure !

Editions Dupuis, Cartonné, 19 F

Jean Léturgie.

## MILLE ANS POUR UNE AGONIE

(Godard)

Avec cet épisode, Martin Milan accède à la collection cartonnée. C'est un très bel album à

tous points de vue. L'histoire est attachante, teintée de tendresse et de mélancolie. Une histoire comme sait en raconter Godard et qui va droit au cœur du lecteur. Martin Milan se trouve confronté au problème de la vieillesse, de la mort et de la survie. Comment ne pas partager l'angoisse de ce Maharadja qui peut tout s'offrir sur un simple claquement de doigt et qui est rongé par la vieillesse. Il lutte contre le temps, contre la mort, avec toute la puissance que lui confère son argent. La mort, nous la voyons paraître tout le long de ce récit, elle rôde, elle est là, elle va gagner inexorablement. Ce thème est traité avec beaucoup d'humour par l'auteur et la dame à la longue faux n'apparaît pas comme un personnage plus effrayant qu'un autre. « Mille ans pour une Agonie » ouvre avec beaucoup de bonheur la série des aventures de Martin Milan en album cartonné. Nous attendons le suivant avec impatience.

Dargaud, 46 pl. couleur, 19 F.

Jean Léturgie

## PIEDS NUS SOUS LES RHODODENDRONS

(Cosey)

Au fil des épisodes de Jonathan, le dessin de Cosey va s'affirmant et trouve son originalité propre. Nul doute que d'ici quelques temps il ne nous livre un petit chef-d'œuvre qui fera l'unanimité dans le petit monde de la bande dessinée. En attendant savourons cette nouvelle aventure de Jonathan et partageons avec lui la vie de ce petit village Tibétain. Notre héros s'y languit, et il faut la sensation d'une présence inconnue près de lui pour le tirer de sa langueur. Quelle est cette présence qui vit cachée dans la montagne ? Il faudra attendre 46 pl. pour le savoir. Dans ce livre, on respire, on partage la vie de Jonathan à travers les pages de son journal... Un album pour rêver en attendant le suivant.

Dargaud, 46 pl. couleur, 19 F

Jean Léturgie

## LE PLOMBIER MAUDIT

par Jean Solé

Robert Glandule, alias le plombier maudit, est le héros de cette délirante histoire de sexe, d'angoisse et de passion. C'est au cours d'une réparation que Robert Glandule, plombier de son état se trouve pris dans un étrange mécanisme qui le conduit dans des univers démentiels au gré des fantasmes de Solé qui en tire les ficelles. Car ne nous y trompons pas tout dans cette histoire est prétexte à Solé pour nous faire partager ses angoisses, ses rêves érotiques, sa folle joie de vivre. Graphiquement c'est probablement un des plus belles réussites de Solé qui y a mis toutes ses tripes. Un travail soigné jusque dans la présentation de l'album qui contient de nombreux inédits. Il faut d'ailleurs dire que Solé est un des rares dessinateurs à faire de ses albums de véritables petits joyaux en y ajoutant mille détails que le lecteur de *L'Echo des Savanes* n'a pas lus. C'est peut-être sa façon à lui de remercier

l'acheteur de son album. Versons une larme sur la disparition brutale de notre plombier qui n'avait pas plu aux punks qui peu à peu s'emparaient de **L'ECHO** à l'époque de sa parution dans ce journal.

Editions du Fromage, 64 pages noir et blanc, 25 F

Henri Filippini

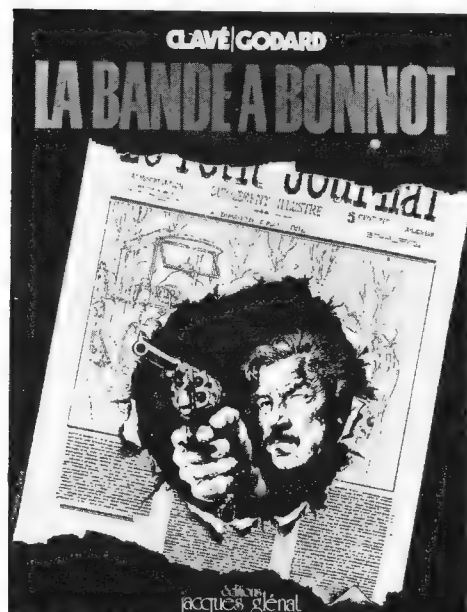
## L'HOMME DU NIL

par Sergio Toppi

Ce volume est le second de la nouvelle collection des éditions Dargaud « Un homme, une aventure ». Ici nous découvrons Sergio Toppi grand dessinateur italien – ancien compagnon d'aventure de Pratt et Battaglia – qui très vite deviendra certainement à son tour une grande vedette de la BD en France. Ce volume nous conte l'histoire de Gordon Pacha, chargé de réprimer la révolte des Mahdi au Soudan Britannique. Un récit historique qui se lit comme un roman d'aventure aux rebondissements multiples. Et puis il y a le travail de Toppi qui nous laisse muet devant ses planches aux mises en pages somptueuses. Dans la même collection vient de paraître « L'homme de la légion » de Dino Battaglia, un autre grand de la bande dessinée italienne. Un seul regret, bien petit, le papier moins beau que dans l'édition italienne. Une bien belle collection qui j'espère aura vite de nouveaux titres.

Editions Dargaud, 60 pages en couleurs, 20 F

Henri Filippini



## AYMERIC ET LES CATHARES

par Michel Roquebert et Gérald Forton

« Bof, voici un album de Forton », diront ceux qui depuis quelques années sont déçus par le dessinateur de « Kim Devil ». Eh bien vous vous trompez ! Ce nouveau Forton est un très beau livre admirablement dessiné par un

Forton qui a enfin trouvé un récit digne de lui. Aymeric et sa famille servent de témoins dans ce récit passionnant de Michel Roquebert qui entreprend de nous faire mieux connaître les grandes heures de l'Inquisition. Tout y est exact des décors somptueux aux héros de ce récit vivant et mouvementé. On y découvre tous les détails de la grande tragédie des Cathares avec pour décors les paysages admirables de la région de Toulouse. Rendons hommage à ce jeune éditeur de la région toulousaine qui a voulu nous faire mieux connaître son histoire par un album aussi somptueux. Les couleurs sont belles, la présentation de l'album luxueuse. Bref du très bon travail.

Editions Loubatières, 22, rue Héliot, 31000 Toulouse, 68 pages en couleurs, 40 F.

Henri Filippini

## LA BANDE A BONNOT

(Clavé - Godard)

Bonnot avait eu les honneurs du cinéma, de la littérature, de la chanson ; il était somme toute normal qu'un jour la bande dessinée se penche sur lui. Pour ce faire, Godard et Clavé ont réuni leurs talents. Le résultat est un récit intéressant à tous points de vue, minutieusement documenté, sans parti-pris, qui relate simplement les événements. Le dessin de Clavé sert parfaitement l'histoire, restituée avec beaucoup de bonheur l'ambiance trouble où vit Bonnot. C'est un excellent album qui se lit comme un document, et mérite de retenir l'attention du grand public.

Editions Jacques Glénat - 46 pl. noir et blanc - 24 F

Jean Léturgie

## LES EXPLOITS DE QUICK ET FLUPKE

par Hergé

Voici donc rééditées dans leur forme originale les aventures de ces deux gamins des faubourgs de Bruxelles créés par Hergé voici près de cinquante ans. Les lecteurs habitués aux rééditions en couleurs seront surpris par le charme désuet des planches originales d'Hergé. C'est en effet dans le **Petit Vingtième**, tout comme leur grand frère Tintin, que ces deux garnements apparurent un beau jour de 1930. Ici pas de longues histoires aux rebondissements multiples, mais des anecdotes toutes simples sur la vie de tous les jours. Le graphisme d'Hergé est clair, simplifié au maximum, mais toujours d'une grande efficacité et rares sont les gags qui tombent à plat. Quick, Flupke, leurs copains et bien entendu l'agent numéro 15 sont les héros de cette charmante suite de gag qui souvent rivalisent de qualité avec le grand Tintin. A signaler la parution en complément des aventures de Monsieur Mos, bande publicitaire dont Hergé n'avait même plus souvenir.

Editions Casterman - 260 pages - 78 F

Henri Filippini

## NOEL ET L'ELAOIN

par André Franquin

Autre nouvel éditeur, voici Yann Rudler, qui entreprend la réédition de certains mini-récits de Spirou. Ce Noël et l'Elaoïn – déjà entrevu dans Phénix – supporte assez bien l'agrandissement mais on se demande ce qu'il en sera des autres titres annoncés. L'élaoïn sdrêdu est un curieux robot qui sert à la fois à rien et à beaucoup de choses, tout dépend de l'utilisateur. Le petit Noël découvre là un merveilleux compagnon de jeux en même temps qu'un rayon de soleil dans sa vie de petit garçon pauvre. Un beau conte de Noël plein de nostalgie et de gentillesse comme Franquin sait si bien les raconter. Quelques regrets pourtant à propos de la présentation de l'album, et surtout du prix de 28 francs un peu excessif pour un mini-album qui se lit très vite à moins que l'on ne se délecte des dessins de Franquin.

Editions Yann Rudler - (diffusion Futuropolis) - 48 pages noir et blanc - 28 F

Henri Filippini

## POP ET ROCK ET COLEGRAM,

par Dister, Solé et Gotlib

Les lecteurs de **Fluide glacial** connaissent la série musico-parodico-graphique, écrite par Dister (critique célèbre), dessinée par Solé (artiste notoire) et « salopée » par Gotlib (planteur de merde fameux). La règle du jeu est fumante : on prend un groupe – par exemple, Pink Floyd – ou une chanteuse – par exemple, Patti Smith – ou une chanson, tel TOMMY ; Dister raconte, traduit, commente, Solé met en images à sa (virtuose) manière et Gotlib vient là-dessus rajouter des mini-gags, chiures de mouches amusées, clins d'œil coquins... Beaucoup de dérision, certes, mais sans doute aussi pas mal d'amour vrai : la moquerie cède le pas à l'hommage. Et qui plus est, c'est instructif ! Les Beatles, Zappa, Roxy Music, les Punks, les Babas, entre autres, tout le cosmos des bonnes vibrations est décortiqué, critiqué, enluminé et finalement honoré de main de maître.

(éd. Audie, 27 F)

Numa Sadoul

## DEN,

par Corben

Un chef-d'œuvre : quel autre terme trouver pour définir la merveille que Richard Corben publie aux Humanos ? 126 pages de beauté plastique, d'éblouissement sensuel, d'épopée poignante, c'est une jouissance de bédémianisme comme on en n'éprouve pas beaucoup dans sa vie, croyez-moi ! Utilisant et recréant des fonds photographiques en guise de décors, sur lesquels il applique en véritable chercheur sa technique unique de mise en couleurs, Corben révèle un dessin, une mise en page, une narration à l'apogée de leur maî-

trise, de leur expressivité, se payant même le luxe d'un raffinement, d'un esthétisme de plus en plus évidents. Cinq épisodes parus dans **Métal hurlant**, plus huit chapitres inédits ; là-dedans, le jeun Den nous fait partager des aventures à la limite de l'hallucination. C'est du cinoche à grand spectacle, frissons garantis, angoisses, bandaisons et palpitations égale-ment. Une mythologie de notre temps, sans jamais renier la pure tradition du genre. C'est sublime, les amis ! (en prime : une excellente présentation de Ph. J. Farmer)

(Humanoïdes Associés, 55 F)

Numa Sadoul

## SWISS BROTHERS, collectif

Gentil petit recueil sur la Suisse, par des Suisses, pour les Suisses en priorité. Du bon et du mauvais là-dedans, mais surtout, un ton général qui souffre un peu du manque d'universalité ; il existe un humour suisse et seuls, les Suisses, le savoureront pleinement. J'ai beau bien connaître le pays et ses habitants, je reste pour ma part plutôt perméable à la plupart des gags contenus dans le livre édité par Kesselring. Quant aux histoires à caractère fantastique, je n'y ai pas compris grand-chose. Reste le coup de patte des dessinateurs en présence : de ce côté-là, rien de bien excitant non plus dans l'ensemble. J'ai heureusement remarqué avec intérêt deux débutants prometteurs : Trinco et Bill. Pascal Habegger, très beau dessin pour une histoire assez confuse. Cecilia : une page remarquable à tous points de vue. Et puis, Ceppi et Vépy (2 pages excellentes), Cozey ou Leiter contribuent à sauver le recueil de la médiocrité.

(éd. Kesselring, prix non mentionné)

Numa

## LA BALLADE DES DALTONS

(Morris)

Dans la collection 16 × 22, Dargaud nous propose une version dessinée du film. Ça ne vaut pas bien sûr, un bon album de Lucky Luke, mais c'est une heureuse initiative dans la mesure où elle permet d'enrichir la collection 16 × 22 d'un nouvel inédit. A noter également que la Ballade des Dalton est suivie de deux récits complets.

Dargaud - 88 pl. couleur - 9 F

## LE GRAND CALUMET

(Jijé - Philip)

Le dernier « Jerry Spring » en date nous ramène au Mexique en compagnie de Pancho et d'un chercheur d'or suisse Klaus Von Rischönstein qu'incarne Dérub pour la circonstance. Une trame classique où tour à tour se succèdent indiens et voleurs de grand chemin, débute ce récit. Puis, Von Rischönstein ayant fait un héritage s'approprie à rejoindre sa vieille tante en Suisse, avec nos deux héros Jerry et

Pancho. Hélas pour le lecteur, l'affaire tourne court, la vieille tante ayant eu la mauvaise idée de traverser l'Atlantique pour retrouver son neveu. La grande aventure européenne de Jerry Spring s'arrête donc à New-York, et les facéties de la tante et d'une énorme mitraillette ne me consolent pas d'avoir manqué une grande première dans l'histoire de l'ouest américain : un cow-boy en Suisse ! L'histoire de ce dernier Jerry Spring est de la même veine que les autres aventures du cow-boy de Jijé. Le scénario est débridé, plein de rebondissements, avec un soupçon d'humour : la vieille tante de Klaus à la découverte de l'Amérique. Le dessin de Jijé est égal à lui-même, et montre bien que le dessinateur est plus à l'aise dans son histoire de l'ouest que dans les aventures de Tanguy. Quant au Grand Calumet qui donne son nom à ce récit, il n'apparaît qu'en fin d'aventure, et la méprise des indiens ne fait qu'ajouter au côté plaisant de cet excellent album.

Editions Dupuis, 19 F

Jean Léturgie

## LES HEROS DE L'EQUINOXE

par Jean-Claude Mézières et Pierre Christin

Une aventure de Valérien est toujours un événement rare et attendu pour ne pas passer inaperçue. Je vous parlerai pourtant de cet album qui m'a à la fois ravi et laissé sur ma faim. Ravi par les dessins de Jean-Claude Mézières qui atteint souvent le sublime, laissé sur ma faim par le scénario de Christin simpliste et passant le même message que dans ses œuvres précédentes. Cette fois-ci Valérien est une bête de concours chargée de redonner des enfants au peuple stérile de Simlade. Pour ce faire plusieurs champions venus de tous les coins du cosmos vont devoir s'affronter. Valérien sera le représentant de la Terre. C'est ensuite la lutte du petit européen débrouillard face au guerrier de Krahan très super-héros américain, à Ortizog de Bourgnouf aux théories marxistes et à Blimflim représentant de la sagesse orientale. A la suite d'épreuves c'est bien sûr Valérien, très français moyen tout au long de cette histoire, qui aura l'honneur de partager la couche de la mère suprême. Mais qu'importe mon opinion sur le texte de Christin il faut lire et surtout admirer cet album pour les dessins somptueux de Mézières au mieux de sa forme.

Editions Dargaud - 48 pages couleurs - 19 F

Henri Filippini

## DELATION MON AMOUR, par Piotr

Vous souvenez-vous de TANT QU'IL Y AURA DES HOMMES, premier essai bédé de l'éditeur Maspero et d'un auteur inconnu appelé Piotr ? Eh bien, tous deux récidivent et nous proposent un grand album de 68 p. qui précise les liens parfois un peu lâches de la bande dessinée et de la politique. Point de départ : une déclaration d'Alain Peyrefitte, Garde des Sceaux, qui appelle les Français à la délation

pure et simple (pour ceux qui ignorent le sens du mot, voir votre dico familial). A partir de là, Piotr nous entraîne à sa suite dans un conte fantastico-politique bien de notre époque, avec un « message » didactique sur fond de société post-atomique. Angoisse d'un monde mourant, révolte contre l'injustice, la violence, le racisme institutionnalisés, interrogation sur des lendemains que l'on voudrait chantants : il y a de tout cela dans la très prenante histoire de Piotr. Si le dessin recèle encore des maladroites, il se met à tirer curieusement vers le style d'épouvante glacée qui a justement rendu célèbre Chantal Monteller (le sujet lui-même prête d'ailleurs à cette référence) ; il convainc de toute façon, parce que l'auteur sait faire entendre sa voix et qu'il a quelque chose à dire. Ecoutez-le, il le mérite.

(éd. Maspero, 35 F)

Numa Sadoul

## LES GARS DE FLANDRE, par De Moor

En 1952, dans l'hebdo **Kuifje**, le Tintin flamand, Bob De Moor entreprenait l'adaptation d'un classique de la littérature révolutionnaire néerlandophone : il s'agissait des GARS DE FLANDRE, de Hendrik Conscience (joli nom !), auteur dont le même De Moor avait déjà adapté, en 1949 et toujours pour **Kuifje**, le célèbre LION DE FLANDRE (édité en album, en flamand, par le Standaard, en 52). Pour les deux circonstances en question, le grand Bob avait affûté son meilleur pinceau, sa plume lyrique des épopées « réalistes » qu'il nous sert à mon sens trop parcimonieusement. C'était beau, c'était généreux, c'était une date incontestable dans l'histoire de la bédé flamande. En 1972, le N° 8 de **Ciso**, fanzine hollandais de Danny de Laet réunissait l'histoire des GARS en une sorte d'album qui rendait hommage à la fois à Conscience et à son adaptateur. Double hommage mérité. Enfin, aujourd'hui, la maison Bédéscope, qui avait précédemment exhumé le très chouette CONRAD LE HARDI, du même De Moor, nous offre la traduction française des GARS DE FLANDRE, en un album broché qui bénéficie d'une impression exemplaire. Et c'est très agréable de se replonger dans ces pages si pleines de l'âme tourmentée et aventureuse des Flamands. Notons que par rapport à la version originale, la traduction - effectuée par le dessinateur lui-même - simplifie au maximum le texte de Conscience qui envahissait probablement un peu trop les planches. Un livre en forme de témoignage ; un succès de plus à l'actif de la jeune maison d'édition bruxelloise qui fait preuve d'un reconfortant dynamisme.

(éd. Bédéscope, prix non indiqué)

Numa Sadoul



**ENFIN !!**  
DES  
**PETITES ANNONCES**  
DANS VOTRE

**SCHTROUMPF**  
fanzine

AU PRIX DE 5 FRANCS  
LA LIGNE DE 40 LETTRES  
OU ESPACES !

LES 20 PREMIERES  
ANNONCES REÇUES  
SERONT INSEREES

**GRATUITEMENT**

adrez vite vos textes

Cherche « Edgar Pierre Jacobs, 30 ans de BD »  
Comic Sentinel ed. Cahiers de la BD n° 7, 17/18.  
Faire offre. Réponse assurée. Guy BRASSOUD, Les  
Epines Blanches, 74210 MARLENS.

M.G. Manin, 2, av. du 8/5/1945, 38450 VIF, vend  
1 livre « Histoire du Journal Spirou », 1 livre « Histoire  
du Journal Pilote », 2 livres « Encyclopédie de la BD »  
tome 1 et 2, d'innombrables n° disp. : 70, 73, 76,  
77, 79 à 83). Liste sur demande.

# CIRCUS N° 15

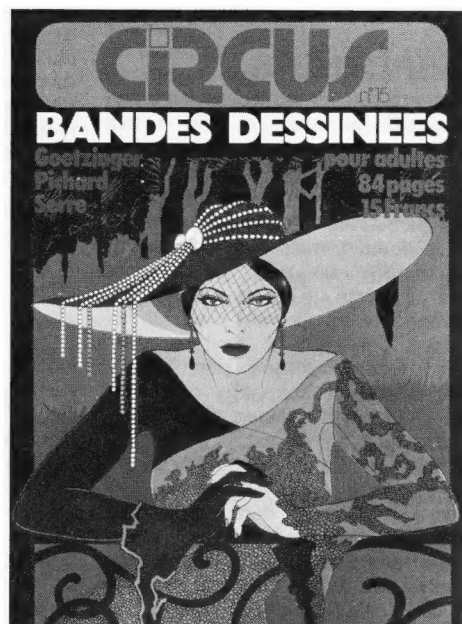
## encore plus nouveau !

### 84 pages/pour adultes/15 frs

34 pages couleurs/grand format 24 × 32 cm

**BANDES  
DESSINEES ET  
DESSINS DE :**

- PICHARD
  - SERRE
  - GOETZINGER
  - WININGER
  - RAMAIOLI
  - MOUNIER
  - NOVI
  - BAUDOIN
  - BERTHOUBE
  - BOUDJELLAL
  - BRUNEL
  - FILIPANDRE
- ... et surtout...



## UN CADEAU RARE

pour tout nouvel  
abonnement !!

**LE NARCISSE D'ARGENT**  
de Christian Godard

Tirage limité  
réservé aux seuls abonnés

## ABONNEZ-VOUS

6 n° à 15 F : FRANCE 75 F  
ETRANGER 90 F

en adressant ce bon aux  
**éditions jacques glénat**  
6, rue Lt chanaron - 38000 grenoble

Je désire m'abonner à CIRCUS et recevoir  
gratuitement le NARCISE D'ARGENT et le  
catalogue

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... Code .....

Règlement joint par :

ccp    chèque banc.    mandat

**SCHTROUMPF**  
fanzine

SCHTROUMPFANZINE est un sup-  
plément à SCHTROUMPF / LES  
CAHIERS DE LA BANDE DESSINEE,  
édité par la Société des Editions Jacques  
Glénat, sarl au capital de 100 000 F  
RC Grenoble B 3020694140027  
Siège social 6, rue Lieutenant Chanaron,  
38000 Grenoble - Tél. (76) 87 37.58

Bureau à Paris : LE KIOSQUE,  
19, rue Ferdinand-Duval, 75004, PARIS  
Tél. : 278.24.91.

Le numéro 10 F  
Abonnement un an, 11 numéros,  
France 100 F, Etranger 110 F.

Redacteur en chef : Henri Filippini  
Redaction : Henri Filippini, Jacques  
Glénat, Jean Leturgie, Antoine Roux,  
Numa Sadoul.  
Maquette : Roger Brunel.

Les articles, documents et traductions  
sont : Editions Jacques Glénat, sauf  
mention contraire.

Toute reproduction même partielle des  
textes et illustrations est interdite sans  
autorisation.

Les manuscrits non utilisés ne sont pas  
rendus.

Nous remercions les auteurs et les mai-  
sons d'éditions qui nous ont autorisés à  
reproduire les illustrations et extraits  
dont ils détiennent le copyright

## la librairie de la bande dessinée



## LE KIOSQUE

19 RUE F DUVAL  
75004 PARIS  
278.24.91

SCHTROUMPF  
fanzine

• régis franc  
mouminoux lahache  
buddy longway



SCHTROUMPF  
fanzine



f'murr/noma

SCHTROUMPF  
fanzine

annie goetzinger  
guy vidal  
jérémy

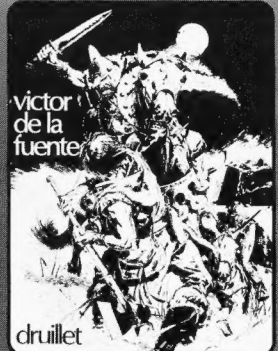


SCHTROUMPF  
fanzine

solé/dionnet



SCHTROUMPF  
fanzine



druillet

SCHTROUMPF  
fanzine



SCHTROUMPF  
fanzine



SCHTROUMPF  
fanzine

gotlib inédit  
auclair  
marin



SCHTROUMPF  
fanzine

goux  
fantax



SCHTROUMPF  
fanzine



pétillon  
moliterni

SCHTROUMPF  
fanzine

godard leloup goossens



MENSUEL N° 25 DECEMBRE 78/10 F

éd. jacques glénat

POUR AVOIR  
SANS PROBLÈMES  
**SCHTROUMPF-  
FANZINE**  
TOUS LES MOIS...  
**ABONNEZ-  
VOUS!!**  
AUJOURD'HUI!!!

SCHTROUMPF  
fanzine

Je désire m'abonner pour un an,  
soit 11 numéros, au prix de 100 F (France)  
et 110 F (Etranger).

Règlement joint par chèque ou mandat.

NOM \_\_\_\_\_

Prénom \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_

Code Postal \_\_\_\_\_

éditions  
jacques glénat

6, rue lieutenant-chanaron, 38000 grenoble

# SALON INTERNATIONAL DE LA BANDE DESSINEE

ANGOULEME



**19.20.21 JANVIER 1979**

**ANGOULEME** © ROBA et éditions DUPUIS

## l'enfant dans la bande dessinée

### TABLES RONDES (Centre St Martial)

- L'enfant dans la B.D.
- Les enseignants et la B.D.
- Les jeunes dessinateurs

### EXPOSITIONS (Musée et autres lieux)

- Contre la torture (Amnesty International)
- Humour et satire dessinés dans les Pays de l'Est (Champ du Possible)
- Histoire de la Musique en B.D.
- L'Enfant dans la B.D.
- Cœur-Vaillant
- L'Image d'Epinal
- Hommage à Maurice TILLIEUX
- Réalisation de planches originales en public
- Galerie permanente Alain SAINT OGAN (Collection planches originales du Musée)
- Exposition ouverte aux amateurs et débutants
- Concours de B.D. scolaires.

### CONFÉRENCES ET ANIMATIONS

**Centre St Martial** : Conférences débats sur le thème : l'Enfant dans la B.D.

#### **Bulle Place du Champ de Mars**

Stands des éditeurs, des antiquaires et des fanzines  
Interviews des dessinateurs et scénaristes en public  
Séances de coups pour coups  
Dédicaces  
Animation permanente

**Chambre de Commerce** : Audio-visuels

**Centre St Martial** : Ateliers-rencontres et libres débats

**Ecoles de la Ville** : Rencontres artistes et enfants

**GRAND PRIX DE LA BANDE DESSINÉE 79**

